

RENÉ CHAR  
GEORGES MOUNIN

# Correspondance

1943 - 1988

ÉDITION ÉTABLIE,  
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
PAR AMAURY NAUROY

*nrf*

GALLIMARD



CORRESPONDANCE

1943-1988



RENÉ CHAR  
GEORGES MOUNIN

# CORRESPONDANCE

1943-1988

*Édition établie, annotée et présentée  
par Amaury Nauroy*

*nrf*

GALLIMARD



## « AU RELAIS DE LA POÉSIE »

« Oui donc : ou bien la poésie existe, et il faudra bien qu'on finisse par se mettre d'accord à son endroit, comme sur la rotation de la Terre et la circulation du sang. Ou bien elle n'est qu'une erreur de notre esprit, une formulation encore incomplète de quelque chose à découvrir, comme le salmigondis des théogonies précoperniciennes. Et nous avons le devoir d'élucider ce problème. »

GEORGES MOUNIN

René Char tenait pour essentielle sa correspondance avec Louis Leboucher (dit Georges Mounin). En 1971, il s'est réjoui qu'on expose à la fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence une de ses plus anciennes lettres à ce jeune professeur qui fut son premier grand exégète<sup>1</sup>. L'importance, à la fois littéraire et historique, que Char accordait à ce document de mai 1943 a d'ailleurs été beaucoup soulignée par les biographes du poète sans qu'on se soit décidé jusqu'à présent à le restituer dans la perspective des échanges entre les deux hommes. Leurs lettres sont pourtant belles ; même les billets les plus apparemment banals possèdent souvent dans le détail une petite prouesse verbale. Quoi qu'il écrive, René Char n'exile jamais sa langue spectaculaire d'écrivain, souveraine et elliptique, tout en accélérations lapidaires. Le moindre mot barbouillé sur un coin de table porte en quelque façon le sceau de son œuvre. Quant

1. Exposition Char, fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence, 6 avril-6 juin 1971.

aux repérables morceaux de bravoure... Sont-ils des commentaires de ses livres ? Pas tout à fait. Des poèmes ? Certes pas. Ce sont plutôt d'extraordinaires mises au point esthétiques qu'il a écrites d'abord pour lui-même, ensuite pour éclairer et subjuguier son critique. Le mot d'Henri Michaux me revient : « René Char paraît toujours monté sur son socle. » Sous le regard médusé de Louis Leboucher qui mord à l'épate rimboldienne et au génie flagrant de Char, les deux, l'épate et le génie, allant toujours de pair chez les plus grands poètes, chez le Hugo des tables tournantes comme chez Rimbaud dans sa « Lettre du Voyant », de même, René Char devant l'éternité incarnée passagèrement dans le corps d'un professeur pose, d'une main de maître, les jalons émotifs de son rapport au monde, au surréalisme, à la politique.

\*

Ce que René Char doit à ce linguiste inné, cousin d'Izambard et promoteur infatigable de sa littérature, mériterait un inventaire que je ne ferai pas ici. Il y a, bien sûr, le célèbre essai de 1946, *Avez-vous lu Char ?* Célèbre, parce qu'il fonde la reconnaissance exceptionnelle dont l'œuvre du poète fait l'objet à la Libération. Mais il y a plus. Ce beau livre d'introduction au monde poétique de Char n'est somme toute que la part éclatante d'un dévouement plus ample et secret à une œuvre qui était encore très peu lue quand Leboucher l'a découverte. C'était avant guerre et, toute sa vie durant, de ses vingt-huit ans à sa mort, en 1993, il n'a cessé d'y revenir, voulant *communiquer* et comprendre son émotion immédiate à la lecture du *Visage nuptial*. Ç'a été pour lui un choc comme on en a peut-être deux ou trois dans une vie de lecteur. René Char est « le plus actuel des poètes » qu'il lit. Avant lui, si l'on excepte le petit pincement au cœur ressenti dans l'adolescence à la lecture prescrite de Pascal et de Rousseau, il ne se rappelle pas avoir été happé par une page de prose. Avec Char, il est requis pour la première fois par une lecture qui est non plus culturelle, mais vivante. Il évoque avec une grande acuité la nature inédite de son émotion. Le plaisir à Baudelaire, à Rimbaud même, est déjà pour lui *plaisir d'archéologue*. Il reconnaît ne plus les atteindre tout entiers sans erreur qu'à travers *une certaine épaisseur d'histoire* ;



« Maïakovksi peut-être, si j'étais russe, aurait été mon poète. Mais je suis d'ici et on ne me parlera jamais tout à fait bien que dans ma langue, ce français d'aujourd'hui qui m'exprime sans philologies<sup>1</sup>. » En conséquence, Louis Leboucher fait de René Char *son* Maïakovski et refuse qu'il faille attendre un demi-siècle avant qu'on reconnaisse un beau texte du poète. Bien qu'il se défende de toute idolâtrie à son égard, il se comporte en amoureux transi. En témoignent le ton fiévreux de ses lettres, l'investissement affectif qu'il met dans ses articles, sans parler de l'espèce de vie conjugale qu'il mène avec les textes de Char avant, pendant et longtemps après la publication de son premier essai chez Gallimard. En ouvrant le volume des lettres, vous assisterez, un peu ébahis, à l'élaboration sur quarante ans, à la diffusion et à la reconnaissance critique de l'œuvre du poète. En répercutant son enthousiasme à la ronde, Leboucher semble avoir contribué à électriser, autour de Char, un vaste lectorat. D'abord, il fait apprendre par cœur à ses proches les textes écrits à la fin des années 1930 et pendant la guerre, en inocule le virus à sa femme, ses enfants, ses amis. Puis il élargit progressivement le cercle des éventuels amateurs, en affinant sa compréhension des poèmes dans de très nombreux commentaires à destination du grand public. Sur les six cents articles qu'il rédige, vingt-trois concernent René Char en propre. Et il y a de grandes chances que la plupart des cinq cents et quelques autres le citent, quel qu'en soit le propos général : « Je suis sûr que vous aimer, confie-t-il le 13 octobre 1955, ce n'est pas écrire de temps en temps un article sur vous tout seul, un compte rendu, puis de pouvoir écrire dix ou cent articles ou comptes rendus d'où vous êtes absent. » Ce qu'il notait déjà le 20 février 1954 : « J'en veux souvent à ceux qui ont parlé de vous de n'en parler qu'à propos de vous — mais ensuite, quand ils parlent d'autre chose, il me semble qu'ils vous oublient, — ce que je suis toujours heureux de découvrir, c'est comme vos poèmes sont organiquement liés à ce que je pense, comme ils m'aident, me servent de clés, de références. Je voudrais souvent sentir votre œuvre *vivre* vraiment de cette manière dans la tête de beaucoup d'autres, qui ne connaissent trop à mon gré que les brèves — je ne dis pas factices, non, — exaltations des comptes

1. Lettre du 6 mai 1943.

rendus. » Chaque fois qu'il en trouve le loisir, il se lit dans le miroir des œuvres. Grâce à René Char (et c'est peut-être le plus beau compliment qu'on puisse faire à un écrivain), il a cessé d'être « invisible à [lui]-même ».

\*

Refrémons, à ce stade, notre désir de courir aux lettres. Avant de lire la toute première, véritable déclaration d'amour d'un lecteur à son poète, il nous faut bien avoir en tête ce qui l'a préparée silencieusement. C'est d'autant plus nécessaire que ni René Char ni Louis Leboucher n'ont raconté les débuts de leur camaraderie, cinq ans tout de même avant qu'ils ne commencent à s'écrire. On sait qu'ils ont fait connaissance à L'Isle-sur-Sorgue, mais on ignore les circonstances de leur rencontre. La date elle-même est imprécise : sans doute un jour d'automne 1938, après l'équinoxe du 23 septembre — le matricule militaire de Louis Leboucher ne le signale pas en France avant. De retour d'Égypte où le hasard lui a offert l'occasion d'enseigner au lycée français de Port-Saïd, ce fils d'ouvrier rouennais, ancien boursier d'État passé par l'École normale, vient d'être bombardé instituteur à l'école Alphonse-Benoît de L'Isle, sur le cours Victor-Hugo. La mère de Char loue alors à Julienne et à Louis Leboucher, peut-être grâce à l'entremise du poète, une partie de la maison familiale, le château Char qu'on appelle aussi les Névens. C'est en voisin que le poète sympathise avec leur fils aîné, Georges, et leur nouvelle enfant. Leur première séparation intervient dès septembre 1939. Louis Leboucher envoyé sur la frontière belge, mais pas au front, n'a plus de nouvelles de René Char avant son retour à L'Isle au printemps 1940 — passons leurs tribulations respectives, plus ou moins légendaires, de soldats : du côté de Leboucher sa capture dans le Loiret puis son évasion de l'Arsenal de Bourges en compagnie de deux souteneurs marseillais, du côté de Char la traversée à la nage de la Seine sous la mitraille allemande... En juin, en août, comme après leur démobilisation en septembre 1940, dans leurs promenades au parc des Névens, « toutes horloges décapitées » selon l'expression de Char, ils s'accordent pour de bon sur les valeurs irrécusables : l'antinazisme, le dégoût de Vichy qui pour Char est également une nausée familiale (ses

proches sont tous archimaréchalistes), une certaine fraternité anarchiste et la primauté du langage. Leur seconde séparation se joue entre novembre 1940 et les premières semaines de 1941. Là encore, c'est une séparation forcée. Le militantisme communiste de Louis Leboucher (membre du Parti depuis 1934, délégué à la propagande dans le secteur d'Avignon) est surveillé de près par l'administration vichyssoise. Leboucher n'entre résolument pas dans la catégorie du « bon Français », c'est un indécrottable thorézien qui a fait le voyage à Moscou sans en tirer les leçons amères d'un Gide. Le 27 février 1941, une note du préfet du Vaucluse visant Char relève la présence « jusqu'à ces derniers temps » aux Névons du « professeur Lebouchet » et de sa femme, « communistes militants qui ont eu leur changement<sup>1</sup> ». De fait, Louis a été muté d'office dans l'Isère, à La Tour-du-Pin. Quant à Char, il a dû s'éloigner provisoirement de L'Isle après la perquisition des Névons, le 20 décembre 1940. Cette double sentence d'exil prononcée par Vichy, sentence que Char vit comme un arrachement sentimental à un lieu hypostasié en mythe, est, me semble-t-il, le socle de leur grande confiance réciproque. Sans quoi Char n'aurait certainement pas montré d'emblée à Louis Leboucher ses poèmes honnissant le nazisme.

\*

Les deux années qui suivent sont pareillement muettes. Pendant ces longs mois où ils ne se voient pas, où ils ne s'écrivent pas encore, où, dans le Vaucluse et les Basses-Alpes, Char commence à prendre contact avec des opposants au régime de Vichy, s'impliquant progressivement dans la Résistance, nous ne savons pas vraiment ce que Louis Leboucher fricote, là-bas, en famille. Vu que dans ses rares confidences écrites il reconnaît cependant avoir été saisi par le « prestige » et la « présence » de Char lors de son séjour à L'Isle ; et vu qu'on a retrouvé dans ses archives un petit lot de portraits, des photos sépia du poète aux différents âges de sa vie qui, chacune, mettent en relief le charisme naturel de sa physionomie : les mains de paysan qu'il a comme des battoirs, l'œil d'aigle, la fronce séditieuse des

1. *Quarto*, p. 335. Voir, p. 42, les ouvrages de référence abrégés.

sourcils, le front haut, le nez fort et les épaules montagnardes ; vu qu'on s'est laissé dire que Leboucher piochait parfois dans sa collection avant de se mettre à écrire ; qu'il posait devant lui une photo de Char pour s'encourager à la tâche : tantôt ce cliché-ci où il ressemble à un singe à longs bras, tantôt celui-là où il porte un pantalon qui flotte sur son corps et une chemise écrue ou grise à col ouvert et aux manches retroussées : beaucoup moins poète que jardinier ; ou bien cette carte postale passablement fanée que Char semble lui avoir offerte avant de partir à la guerre : il s'agit d'un portrait de nonne éplorée, avec dessous une supplique : « Si ton silence dure je deviendrai ainsi » — provocation carnavalesque de la part du poète, cela s'entend : tout le monde sait qu'à cette époque il traîne déjà par-devers lui dans L'Isle-sur-Sorgue la réputation d'un homme invariablement séducteur, soigneux jusqu'à la coquetterie de son allure de colosse. Mais revenons à Louis Leboucher. Vu que la seule chose dont on soit à peu près sûr ici, outre qu'à des élèves qui risquaient la déportation il ait été contraint d'enseigner des poèmes dévitalisés de la vieille école classique tandis qu'un chant national à la gomme s'enracinait dans les milieux de la Résistance intellectuelle ; que depuis la défaite française les livres lui tombaient des mains, qu'il ne croyait plus vraiment aux somptueuses futilités de la littérature sinon, par intermittence, lorsqu'il se plongeait précisément dans les grands poèmes hermétiques, mystérieux, orphiques de Char grâce à quoi, par petites doses, il reprenait goût à la poésie comme l'anorexique réapprend la saveur élémentaire des aliments en suçant de petites brindilles trempées dans du miel ; vu qu'il n'en revenait toujours pas d'être encore, deux ans après, sous le charme ébouriffant des poèmes et de ses rencontres avec Char à L'Isle, malgré sa pudeur et toutes les réticences pascalienues qui le faisaient tenir à distance la défroque temporelle de Char (les personnages, croit-il, ne l'intéressent pas ; un personnage est le contraire d'une personne), réticences également proustiennes, si l'on veut, puisqu'il distingue d'emblée le moi social du moi créateur, tout en laissant fort heureusement la possibilité d'un petit jeu — cette distinction d'ailleurs n'a chez lui rien de dogmatique : il se l'énonce à lui-même non pas comme un inviolable principe méthodologique, mais comme un fait d'expérience puisque encore une fois, en comparant le visage

et la respiration de Char dans ses poèmes et dans la vie, il lui semble que les écrits du poète trahissent une nature en lui très différente de celle qu'avait révélée leur voisinage de L'Isle — « le "Grand René" si paradoxalement calme, bon, attentif, silencieux, méditatif, aux gestes presque indolents — ou dolents ? — ne ressemble pas, dit-il, à cette voix de géant pleine de force, de violence, d'invective » (dans ses poèmes, il lui semble toujours entendre « un prophète à la vaste poitrine, dont la phrase s'étale en une succession de larges battements ») ; vu qu'enfin la tête lui tourne de trop penser à Char, à ses images ardentes et contagieuses en des temps d'absolue détresse, il lui fallait bien rompre ce silence massif — et dans un mouvement d'enthousiasme brut lui écrire, quitte à se « défendre » aussitôt de ses souvenirs de L'Isle.

\*

C'est un homme inquiet qui reçoit en mars 1943 ladite lettre de Louis Leboucher. Inquiet, parce que son destin à lui, son avenir de poète s'écrit sur du sable. René Char n'a rien publié depuis *Le Visage nuptial*, quatre ans plus tôt. Les rares qui sachent qu'André Breton et Paul Éluard l'ont enriché dans le surréalisme sont ceux-là mêmes qui ont embarqué avec Breton sur le *Capitaine Paul-Lemerle* en direction de l'Amérique ; les autres se sont dispersés aux quatre coins du pays. Reconnu comme poète mais extrêmement peu lu avant la défaite, Char a disparu sous l'Occupation. Depuis 1940, il n'a plus d'éditeur : Guy Lévis Mano a été fait prisonnier. José Corti attend l'épuisement du *Marteau sans maître* pour envisager une nouvelle collaboration (Char doit d'abord finir de payer sa part du tirage). La porte de la maison Gallimard, qu'il aspire à franchir, lui reste fermée. Il n'est pas parvenu à y faire aimer la mouture initiale de *Seuls demeurent*. Enregistré sous le titre *Loyaux Adversaires*, son manuscrit lui a été retourné le 27 avril 1940 avec une lettre sèche de refus. L'avis de Jean Paulhan sur la fiche de lecture était plus cinglant encore : « Sans intérêt, il me semble. » Ainsi tenu à distance des trois maisons (GLM, José Corti, Gallimard) qui résumant, à ses yeux, la littérature française, René Char a dû revenir à une transmission rimbaldienne de ses textes, celle-là même qu'il prônait crânement en 1928, à la publication

d'*Arsenal* : « Il est réconfortant de penser que les imbéciles n'en sauront rien. » Mais qu'importe à un poète d'être lu par une foule indifférente, c'est à l'adhésion à *la vie à la mort* d'un petit nombre qu'il devra toujours son salut véritable. René Char a donc intensifié ses rapports de travail notamment avec deux proches, eux aussi écrivains : Maurice Blanchard et Gilbert Lely. Par ailleurs, il a cherché mollement d'autres voies de diffusion pour ses textes. En 1942, son désir de publier en Belgique fait long feu (il regrette la liasse de poèmes qu'il vient d'envoyer à Marcela Mariën) ; la grande « niaiserie » des revues de la zone Sud le soulève de dégoût. À Paris, le groupe de *La main à plume* est une possibilité, animé qu'il est par de jeunes résistants proches d'André Breton. Or, leur donner un livre reviendrait à s'inscrire dans le sillage d'un mouvement poétique grisé de ses propres pouvoirs et duquel il cherche à s'extraire depuis 1932. Alors c'est non. Quant à s'éditer lui-même, il y a songé par deux fois avant de se raviser. La première, c'était en avril 1941 : il s'est enquis auprès de Gilbert Lely de la démarche à suivre pour obtenir un visa dans l'intention de faire imprimer à ses frais un état de son nouveau recueil. La seconde, c'est en 1942 lorsqu'il se prend à rêver d'une édition limitée de *Partage formel*. Le jeu éditorial lui paraît toutefois dérisoire dans un pays gangrené par l'esprit nazi. Son horreur du régime pétainiste redouble sa répugnance à publier dans des maisons qu'il juge de qualité exécrationnelle, fussent-elles dites de Résistance : « Je n'ai rien fait imprimer, répond-il à Louis Leboucher le 15 mars 1943, estimant que la nausée ne s'accordait pas de la poésie, d'autres instruments étant plus efficaces pour abattre le rocher sur lequel trop de poètes se sont hissés et chantent, non gênés par l'équivoque, mariniers de la mélasse ! » Sa décision, il l'a prise au tournant de l'été 1941 quand le second statut des Juifs a contraint son épouse, Georgette Goldstein, à se faire recenser. « Le temps n'est pas propice à l'alchimie élémentaire : avec de l'écriture faire de l'imprimerie », relevait-il déjà le 7 avril de la même année dans une lettre au peintre roumain Victor Brauner, lui aussi menacé en tant que Juif. Mieux valait ne rien publier. Char n'a plus dérogé à ce principe, excepté l'été 1943 : ayant enfin bouclé *Seuls demeurent*, il fait pression sur Henri Parisot pour obtenir de Gaston Gallimard l'imprimatur de son manuscrit. Mais il cherche alors plus à effacer l'humili-

liant refus d'avril 1940 qu'à être publié sur-le-champ. D'ailleurs, la conjoncture est catastrophique. Il n'a plus du tout la tête à la machine éditoriale. La Résistance dans le département commence à s'intensifier. Rien à voir, désormais, avec l'opposition malheureuse et plus ou moins passive de l'Armée secrète dont il a rejoint les rangs dès sa constitution dans les Basses-Alpes, à l'été 1942. À partir de la mi-février 1943 tout, comme on dit, prend des proportions. Au cours de l'été, Char œuvre à la reconstitution des maquis dispersés par les troupes italiennes en mars. Puis il se fait recruter au sein de l'armée gaulliste, le 15 septembre, pour travailler clandestinement à la Section atterrissage et parachutage (SAP) de la zone résistante 2. Il s'agit pour lui de constituer et de former des équipes qui auront la charge de réceptionner les caisses d'armes et de matériel nécessaires aux troupes alliées lors du prochain débarquement. Le voilà dans l'impossibilité de faire la promotion de son livre à Paris, comme il le souhaiterait. Le 18 décembre, René Char retourne à la maison Gallimard le contrat de *Seuls demeurent* en formulant le vœu exprès de ne voir paraître son recueil « qu'une fois la situation de notre pays définitivement éclaircie ».

\*

Le printemps 1943 aura été décisif pour les deux hommes. Entre René Char et Louis Leboucher, les conditions d'une rencontre plus étroite sont réunies.

D'un côté, étant né à lui-même comme critique après cinq ans de maturation silencieuse, Louis vient de troquer son nom d'état civil contre un autre, psychologiquement transparent : il se l'est fabriqué à partir du prénom de son fils, Georges, et du sobriquet que les ouvriers verriers avaient donné à son père, leur camarade (mort l'année précédente à Rouen), à cause de ses yeux verts et de sa moustache rousse : Mounin, *petit chat* ; et, partant, il cherche à fonder en raison l'émotion qu'il éprouve à la lecture des poètes, Char n'étant plus sa seule consolation — Baudelaire, Rimbaud, Hugo, Breton, Lamartine, Mallarmé lui ont été rendus grâce à lui.

De l'autre, voici un homme parvenu au milieu du chemin de sa vie mortelle, aux prises avec le désir impérieux de préserver

au travers de la Résistance l'unité homogène et rythmique de ce que fut son enfance, dans l'espace et le temps — le moment aérien d'un espoir aux dimensions de l'être, avant les déceptions, inévitables, et la colère : René Char fait va-tout. Aucune exégèse d'envergure n'est venue introniser son corps d'écrivain, alors il joue sa défroque éternelle et dynastique de poète.

\*

Le sûr, c'est que le point de fusion de leur amitié se situe au 10 mars 1943, date à laquelle s'ouvre tambour battant leur compagnonnage littéraire. Ce qui le fonde, c'est leur volonté commune de se construire en pleine guerre une sorte de redoute spirituelle, d'écrire et tout ensemble d'essayer de comprendre ce qui provoque dans le langage cette émotion hors ligne, si dérangeante, appelée poésie. Tandis que les premiers « maquis » se constituent dans le Luberon, autour du mont Ventoux et dans la montagne de Lure, près de Banon, Char et Leboucher scellent donc un pacte qui les engage à faire la guerre sans s'oublier. L'attitude d'Aragon les heurte, qui défend, à l'opposé, une poésie de propagande : une œuvre, dit-il, n'est pas le reflet d'une époque, elle en fait partie, c'est la société qui serait responsable du développement de la poésie : aucune grâce possible dans ces conditions. Aussi Char et Leboucher se promettent-ils de tenir la dragée haute aux événements, ne souhaitant discuter entre eux que d'une poésie absolue, et de rien d'autre. La grandeur des intentions rappelle les consignes de Joë Bousquet à l'entame de son journal de guerre : « Se préoccuper de la politique, c'est obéir à l'esprit du temps. Sois le fils de ton temps, n'en sois pas le disciple ou le favori<sup>1</sup>. » Le 6 mai 1943, en envoyant à Char un commentaire de ses poèmes, Louis Leboucher s'« excuse à peine d'être ce correspondant de l'inactuel, loin du front de l'Est, ou de Tunisie, loin de tous les fronts ».

On mesure l'effort d'abstraction qu'un tel parti pris suppose lorsqu'on restitue, même sommairement, la grande houle historique de ces mois-là. René Char ni son critique ne rappellent la victoire récente, le 2 février, de l'Armée rouge à Stalingrad, bataille qui a mobilisé un million cinq cent mille hommes et

1. Joë Bousquet, *Papillon de neige*, journal 1939-1942, Verdier, 1980, p. 29.



en a tué huit cent mille. Ils ne disent pas un mot du repli japonais de Guadalcanal dans la mer des Salomon, le 9 février. Ils ignorent la campagne de libération de la Tunisie (sous protectorat français). Ne signalent pas la capitulation du maréchal Hesse qui donne aux Alliés le contrôle sur l'Afrique du Nord ou presque. La chute de Mussolini, les débarquements en Normandie puis en Provence, la libération de Paris, le suicide d'Hitler, la capitulation de Berlin, la reddition allemande, le retour apocalyptique des premiers convois de déportés ne font l'objet d'aucune mention. Silence sur les hauts faits extérieurs des armées. Silence sur les hauts faits intérieurs, à commencer par l'invasion de la zone Sud par les troupes allemandes en novembre 1942. Louis Leboucher s'efforce dans ses lettres de « faire comme si... ». Nul doute, pourtant, qu'il sait qu'à la fin avril et au début mai 1943, la cellule marseillaise des Mouvements unis de la résistance a été décapitée par l'équipe sinistrement efficace du nazi Ernst Dunker, dit Delage. Tout porte à croire qu'il n'ignore pas non plus l'insuccès de l'Armée secrète dans le pays de Char. Les réfractaires vauclusois et bas-alpins, en sous-effectifs, manquent d'armes, leur premier attentat attesté, la nuit du 11 au 12 janvier 1943, est tristement dérisoire, c'est l'explosion d'une « bombinette », comme disait le poète, dans le jardin de Jean Giono. Dans leurs lettres, l'Histoire majuscule dépose très peu de sédiments. Presque rien, alors que Char et Leboucher n'ont pas tardé à s'engager contre Vichy. À la demande de Char, Louis héberge en 1943 le poète Gilbert Lely, tombé sous la coupe des lois antijuives. Il cherche un abri à La Tour-du-Pin pour la belle-mère de Char, madame Goldstein, menacée elle aussi de déportation. Louis Leboucher écoute les nouvelles grésillantes de la BBC sur son poste à galène, lui qui habite à bonne distance de « l'œil du cyclone » et semble assister plutôt en spectateur aux répressions de la Gestapo dans les derniers mois de la guerre. Il ne s'attarde pas sur ses inquiétudes passagères : sans doute viennent-elles du fait qu'Émile Cavagni (*Robergé*) et des frères d'action de René Char sont fusillés à Forcalquier, le 8 juin 1944 ; ou qu'il n'a plus de nouvelles de son ami pendant l'été.

La cruauté du conflit est pourtant présente dans ces lettres, mais elle ne filtre que dans la matière explosive des poèmes que Char lui transmet (« Le bouge de l'historien », « Liberté », « Le

8 novembre ») et dans le langage crypté employé par l'écrivain à l'automne 1943 : le mot « maladie » renvoie de plus en plus souvent à la Résistance et aux délires des veneurs nazis. Char se fait adresser ses lettres à son quartier général de Céreste chez Mme Pons, déménage en faisant suivre son courrier. Au plein de son activité résistante, au printemps 1944, le danger des missions clandestines se lit dans son recours précautionneux à des pseudonymes de guerre : *Bellarmin*, en avril, *Olivier*, en mai, *Alexandre*, en octobre. Son obstination à rester un homme de mots a quelque chose d'héroïque. René Char ne lâche rien. Même dans le « corridor de l'enfer » de l'hiver 1943-1944, lorsque les événements le contraignent à devenir « un monstre de justice et d'intolérance<sup>1</sup> », il continue à faire presque insolemment son service de poste. Résolu à écrire « au relais de la poésie », Char désigne la « beauté partout où elle a une chance de survivre à l'espèce d'intérim qu'elle paraît assurer au milieu de nos soucis<sup>2</sup> ».

\*

Ce qu'est la poésie pour Char, ce sont avant tout les lettres courant de 1943 à 1947 qui nous font en prendre conscience, et plus singulièrement celles de la Résistance. Car son engagement, réel et admirable comme agent des services secrets des Forces françaises combattantes, responsable local puis départemental de la SAP (ceci à partir de la fin décembre 1943), semble avoir été pour lui une occasion d'atteindre ce point de crispation de la vie et du langage où s'éprouve la vérité du poème. Encore faut-il comprendre de quelle *vérité* il s'agit. L'écrivain emploie dans ses lettres le mot dans des acceptions différentes, pour désigner, au moins, deux réalités distinctes. Il y aurait la réalité issue de la vie quotidienne, celle des faits, des meurtres et des tribunaux avec qui Char entretient un rapport ambivalent : « J'ai un peu la maladie de la vérité, par faiblesse sans doute et parce que je "mens" aussi<sup>3</sup>. » Et puis il y aurait l'autre, l'idéale « au pouvoir surhumain » que seule la littérature parvient à

1. *Billets à Francis Currel*, II, *Pléiade*, p. 633.

2. « Note sur le maquis », *ibid.*, p. 645.

3. Lettre à la datation incertaine, décembre 1945.

actualiser. C'est dans un poème ou dans une prose tendue vers le poème que Char peut témoigner de cet étrange présent nourri d'une réalité pas encore engendrée : « En poésie, la *vérité* agit dans l'intention et non dans l'acte. Dans la vie, la vérité engage l'acte et défigure l'intention<sup>1</sup>. » Ce qu'il exprime par image dans les *Feuillets d'Hypnos* : « On supposera que les morts inhumés ont des noix dans leurs poches et que l'arbre un jour surgira. » Chez Char, si je lis bien la vulgate et ce qu'en dit Leboucher, il ne suffit pas de constater la réalité et de la transcrire, il faut la produire. Le poème doit devenir une « connaissance productive du Réel ». Entendez qu'on ne le reçoit plus d'un dieu, comme chez Hugo et l'école romantique. Le poète n'est plus le messager, mais le médiateur. Louis Leboucher ne s'y trompe pas quand, le premier, il ne fait aucune différence de nature entre les textes en prose de Char et ses vers. Dans les *Feuillets d'Hypnos*, comme dans *Seuls demeurent*, il comprend que René Char témoigne du temps présent animé par la prescience optimiste de ce qui est à venir, mais pas encore visible. Si seulement il avait « l'audace d'être un instant soi-même la forme accomplie du poème<sup>2</sup> ». La rédaction des *Feuillets* à laquelle nous assistons dans ses tout derniers ajustages répond à une volonté de « transformer le fait fabuleux en fait historique<sup>3</sup> », et cette perspective quelque peu mythifiante, en écartant les *Feuillets* de la chronique et du roman, rattache cette grande prose française au mouvement solennel et profond de la poésie<sup>4</sup>. Char revendique une prise de distance symbolique avec les événements : tout en rendant compte des hauts faits de la Résistance, il veut arracher sa conscience à la tyrannie du cadran. Au moment de présenter son livre à Louis Leboucher, il parle non pas d'un journal mais « d'une sorte de journal 1943-1944 » : « Rassurez-vous je ne pense pas avoir trébuché sur l'écueil de circonstance résistance<sup>5</sup> ». Et Leboucher reconnaît que « ce qui

1. Lettre du 30 juin 1945.

2. *Moulin premier, Pléiade*, p. 62.

3. *Seuls demeurent, Pléiade*, p. 169.

4. Notons que Julien Gracq se montra admiratif des *Feuillets d'Hypnos*, dont la sensibilité lui était proche. Dans ses propres livres qui rendent compte de l'esprit d'une époque sans y être assujettis, il professe de maintenir entre le concret vérifiable et la réalité du langage un écart irréductible. Cet écart est manifeste chez lui dans certaines inventions botaniques discrètes, comme l'inexistante *ilve bleue*.

5. Lettre du 6 août 1945.

est purement résistant *survole* l'anecdote<sup>1</sup> ». Char prolonge par cette attitude devant la vie la conscience perceptive des grands poètes du début du vingtième siècle qui, soumis au *dogme mystérieux de la sensation*, ont tous privilégié le sens à l'exactitude factuelle. C'est par sa croyance dans le pouvoir performatif des mots que ses pieds trempent encore dans le surréalisme. Chez Char, « les mots qui peuvent représenter le feu et signifier la brûlure, rapporte Jacques Dupin, sont capables d'allumer réellement l'incendie<sup>2</sup> ». Prenons un exemple marquant : le 22 juin 1944, Roger Bernard, compagnon de Char dans la Résistance, est abattu par les Allemands. Le poète est si atteint par cet assassinat qu'il le raconte deux fois. La première, c'est dans *Les Lettres françaises* du 28 avril 1945, où il décrit le meurtre tel qu'il « [lui] a été rapporté par un paysan ». La seconde, c'est dans le manuscrit des *Feuillets d'Hypnos* adressé à Leboucher au mois d'août. Cette fois, Char, sous la cape d'Hypnos, son double en littérature, se dit témoin de l'exécution et se donne un rôle central aux côtés de ses hommes d'armes : c'est lui qui leur commande de ne pas sauver Bernard pour préserver le village d'une sanglante répression. L'authenticité de l'article de journal, rédigé à peu de distance des faits, ne peut être mise en doute ; encore moins, il me semble, la beauté térébrante du second récit que nombre d'adolescents se sont comme moi récité par cœur. Alors pourquoi ces deux versions, cet écart avec les faits ? Si Char n'a pas renié la première au moment de publier la seconde, si elles figurent toutes les deux, à quelques variantes près, dans la « Bibliothèque de la Pléiade », c'est vraisemblablement qu'il veut montrer l'effort qu'en poète il lui faut appliquer aux faits pour les hisser à la littérature — effort de sublimation qui est le mouvement naturel de son écriture. En poésie, la vérité serait le beau. Et il n'y aurait pas, au fond, d'autre vérité.

\*

Question travail, c'est un chantier formidable. À Louis Leboucher qui le prie de l'aiguiller sur la voie des poèmes, René Char

1. Lettre du 12 août 1945.

2. Catalogue René Char, avant-propos de Jacques Dupin, Fondation Maeght, 1971.

recommande l'étude de quelques essais de Gaston Bachelard et de Marcel Raymond, tout en refusant de devenir pour lui un maître au sens strict. Il ne se pense pas compétent pour expliquer sa littérature. Les rares éléments qu'il lui arrive de donner çà et là pour permettre « l'infinie ouverture d'un poème » sont eux-mêmes à déchiffrer comme une poésie seconde ou une fable. René Char tient à être compris — ce qu'il écrit de plus difficile, « ça ne veut pas rien dire ». Mais il veut surtout qu'on l'accompagne dans l'élaboration des textes. Il dialogue déjà avec le poète Gilbert Lely de façon très ouverte : les interventions de son camarade portent à la fois sur la composition et sur le détail des textes. Avec Louis Leboucher, qui, faisant assaut de sérieux et d'acribie, s'appuie précisément sur l'intelligence critique de Lely, la relation se situe d'abord sur un autre plan. Char ne souhaite pas qu'un professeur, aussi doué soit-il, touche à la pâte sonore de ses vers. En revanche, il lui ouvre grand son atelier et le renseigne sur son ambition d'écrivain. Pendant l'année 1943 Char supprime de ses textes anciens les *concetti* surréalistes qui ont fait dire à Jean Paulhan que sa propre poésie se distinguait encore mal de celle d'Éluard. Il désire, par ailleurs, imprimer à ses vers la marque de ce présent dangereux dans lequel il vit, les remettre un à un dans la perspective de la Résistance, celle-ci fût-elle postérieure à leur rédaction. Peu importe : toute l'œuvre doit, selon le mot de Rimbaud, « êtreindre la réalité rugueuse », et partant être réécrite sous la menace de la guerre et de l'action antinazie. L'espèce d'apocalypse intérieure qui l'engage, d'un côté, vers un « humanisme conscient de ses devoirs<sup>1</sup> » l'oblige, de l'autre, à réviser la veine « criminelle » du *Marteau sans maître* de 1934 (la mainmise sauvage d'Hitler sur les peuples d'Europe a rendu caduque la mission qu'il assignait autrefois au poète, rappelons-le, de bouleverser la « platitude historique<sup>2</sup> ») : « Sans fausse modestie, ce que j'ai écrit jusqu'à présent s'inscrit pour moi dans une très étroite fenêtre à demi noire. Mais déjà le pont est jeté entre l'îlot de mes vingt ans, quand l'œuvre et l'outil souvenent imparfaitement accordés l'un à l'autre, à l'aube de chaque journée me donnaient tout de même ma ration de pouvoir-vivre pour quelques heures (là-bas sont nés *Le Marteau sans maître* et

1. Feuillettes d'Hypnos.

2. « Minerai », *Quarto*, p. 179.

sur la fin *Moulin premier*<sup>1</sup>) et mon continent actuel où l'espace utile s'est élargi, où son contenu s'est fait plus rigoureux, plus influent, mieux éclairé en s'intégrant au drame de l'homme en lutte pour la conquête de son revenu de lumière, revenu toujours retenu. »

Leboucher est stimulé dans sa lecture par les mises au point de Char sur la décantation véhémement en lui du surréalisme de sa jeunesse. Or la tâche est immense. Char ne se livre pas d'un coup. Sa poésie, comme le fera celle de Paul Celan, « brûle ses étapes ». Au critique de lentement les restituer. Longtemps, Leboucher se demande par quel bout prendre les choses. Ce sur quoi il travaille, ce ne sont pas souvent des livres, mais une somme de textes disparates : il a certes l'irremplaçable privilège de manier dans leur état premier de petits édifices de langage que Char, sitôt qu'ils sont prêts, lui envoie, accompagnés d'articles de revue plus anciens, d'états intermédiaires des poèmes majeurs (l'écrivain ne donne pas à lire ses tout premiers brouillons). Mais Leboucher se voit donc obligé de se représenter une œuvre qui n'existe pas, j'entends qui n'existe pas encore, ou sous une forme instable, en perpétuel mouvement. « Un manuscrit de Char, précise José Corti dans ses Mémoires, est toujours la recherche de la dernière perfection. Quand on en est à l'impression, le repentir intervient : un mot, une inversion et le livre n'est pas plutôt achevé que se révèle ce qui aurait pu le parfaire. Tel poème de quelques vers n'a pas eu moins de sept ou huit états dont chacun a été définitif pendant quelques heures ou quelques jours [...]. Char multiplie les efforts pour atteindre son but [...]. Je ne crois pas que Char ait jamais abandonné un poème qui l'habitait sous prétexte qu'il manquait de prise. C'est un homme d'action en même temps que de pensée ; un homme fort, qui commande, qui impose<sup>2</sup>. » Dès lors, dégager de ce fatras magnifique d'états de textes un lot de méditations durables (et c'est l'aspiration de Louis Leboucher) suppose d'appréciables qualités de discernement. La « critique des vivants », comme il la nomme, contraint à poser comme

1. Les toutes premières éditions du *Marteau sans maître* (Éditions surréalistes, 1934) et de *Moulin premier* (GLM, 1936) regroupent l'ensemble des textes écrits par Char entre 1927 et 1936, à l'exception des poèmes de *Cloches sur le cœur*. Dans *Moulin premier*, Char amorce déjà son éloignement du surréalisme qu'il cherche à atteindre à travers la dénonciation de l'« épais guano des migrations romantiques » (MP, p. 63).

2. José Corti, *Souvenirs désordonnés*, Librairie José Corti, 1983, p. 26-28.

hypothèse d'étude l'unicité massive d'une recherche inachevée : qu'on puisse déduire, en quelque façon, d'une petite partie de texte la forme structurante du corps entier de l'œuvre.

Louis Leboucher ne se décourage pas. Avant d'être invité à faire sa part, il assiste à la révision des livres, prend des notes, s'imprègne, au plus près, de la vie du poète, comme stupéfié qu'il se montre toujours disponible aux incessantes alertes des sensations. Bien évidemment, Char observe qu'il ne s'engage pas bille en tête dans un texte. Il ne lui remet un des premiers états des *Feuillets d'Hypnos* qu'une fois éprouvée la manière critique de son correspondant. S'étant assuré que Leboucher l'entend comme il le souhaite : « Vous dites bien, vous pensez bien, votre clé est teintée du sang de mes yeux et de mon cœur », il attend de lui une lecture serrée sur des points purement stylistiques. Août 1945 marque le sommet de leur collaboration. Elle concerne les figulages ultimes des *Feuillets*. Char se tourne vers Louis comme vers son éditeur, sollicite son appréciation sur la présentation plastique du livre, tout en le pressant de veiller, par-dessus son épaule, à ce qu'il ne fabrique pas l'illisibilité des fragments de prose qu'il produit.

\*

Mais revenons à l'effort de Char pour maintenir le « trait de poésie », en dépit des circonstances (la guerre, la maladie, les deuils) qui contribuent sans cesse à nous déposséder de nous-même.

À la Libération le tout-littéraire de ses échanges avec Louis Leboucher se trouve ébranlé. Une tension sourde monte, d'abord imperceptiblement, dans les lettres. De 1943 à 1957, au cours de la décennie qui voit Char accéder à une reconnaissance fulgurante, les deux amis entretiennent des rapports étroits et chaleureux. Jusqu'en 1945, l'idylle est même parfaite, et la gratitude de Char extrême : « Toujours merci de fertiliser mes poèmes. Ne me faites pas trop tarder à connaître la suite de vos travaux » ; « On m'a apporté de Céreste l'autre jour votre manuscrit. Je le parcours en tous sens le soir dans mon lit. C'est un très beau et très émouvant travail » ; « Chacune de vos explications sonne une étoile et tout le ciel carillonne. Je me rends complètement à vos raisons », etc. Char applaudit des

deux mains à la publication d'*Avez-vous lu...* chez Gallimard, en espérant lui faire obtenir le prix de la Pléiade. L'éclatant succès de *Seuls demeurent* lui gagne, en outre, les amitiés décisives de Georges Braque et d'Albert Camus. Mais bientôt la politique mord sur leur dialogue littéraire. Lorsqu'en septembre 1945 Char est démobilisé, c'est pour être plongé malgré lui dans la violente campagne électorale qui électrise le pays. Les Français n'ont pas voté pour une Assemblée depuis 1936. La guerre puis le vote des pleins pouvoirs à Pétain les ont privés d'élections intermédiaires. Pour la première fois, les femmes sont conviées, et le sort de la Troisième République doit être décidé par référendum. D'où un tohu-bohu gigantesque. Or Char n'a jamais raffolé de la carabistouille électorale : continuer la guerre par la politique ne l'intéresse pas. À Alger, déjà, les calculs tactiques à long terme du général de Gaulle (ce « clairon de Saint-Cyr<sup>1</sup> ») l'ont violemment déçu, et notamment sa méfiance à l'encontre de la Résistance intérieure, un conglomerat peu fiable, d'après lui, de paysans au patriotisme fort obscur et d'imaginatifs instables — anciens mercenaires de la guerre d'Espagne, étudiants fuyant le travail forcé en Allemagne, grandes gueules anarchisantes du mouvement ouvrier, têtes brûlées et autres gribouilles au cœur d'or — au milieu desquels, là encore d'après le Général, se sont trop vite imposés les militants d'obéissance soviétique. Écœuré par les profiteurs de l'après-guerre, Char vit mal le retour des querelles partisans. Les politiciens lui paraissent les « blanchisseurs de la putréfaction », même si cinquante anciens camarades de la SAP ont été élus maires. Au sortir du scrutin d'octobre, la France est divisée. Le MRP manœuvre en coulisse pour enrayer le pouvoir de la gauche marxiste qui a obtenu la majorité des voix grâce à la percée spectaculaire du PCF — premier parti de France désormais. C'en est fini de la fraternité merveilleuse de la Résistance que René Char soulignait dans le fragment 206 des *Feuillets d'Hypnos* : « Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre. » Avec la guerre froide, s'installe un climat de rivalités mesquines. Son propre rôle pendant la guerre au sein des FFC, sa responsabilité dans la reconversion des résistants à la vie civile, sont jaloués et contestés. Certains maquisards commu-

1. « Outrages », « Placard pour un chemin des écoliers », *Pléiade*, p. 651.



nistes semblent avoir gardé une dent contre les responsables de la SAP — dont le chef régional, Camille Rayon, est soupçonné d'avoir favorisé les gaullistes dans la répartition des armes et des liasses de billets parachutées. La direction régionale du PC fait campagne pour déconsidérer les chefs non communistes de la Résistance. À Céreste, cette tension entre communistes et anciens non-communistes de la SAP est exacerbée par un fond de rancœur privée. On cherche à viser René Char à travers son amie dans la clandestinité, Marcelle Sidoine (la « renarde » des *Feuillets d'Hygnos*), accusée d'avoir détourné « du linge et des sous-vêtements provenant d'une réquisition du maquis au printemps 1944 » à Vachères. Une descente de police a lieu chez elle le 7 décembre, avec le soutien officieux de son mari communiste de retour des camps. Un certain Georges Dubois, alias *Bec-de-Gaz* quand il faisait partie de la SAP, feuilletonne l'« affaire » dans le journal bas-alpin *Rouge-Midi*. Les proches de Char sont présentés au fil des articles comme les membres d'une « mafia ». Bruno Charmasson se serait approprié un camion de la SAP, Marius Bardouin aurait revendu à son compte des tonnes de blé qu'il devait conserver. Nous voilà revenus à l'époque pestilentielle de *Gringoire*. René Char descend à Céreste pour mettre un terme aux attaques. Il placarde un tract à l'attention des Cérestains, « Mise en garde », répond dans *Action* puis fait paraître trois articles dans *Le Provençal*. À la mi-janvier 1946, après avoir rétabli sa vérité et obtenu du parquet de Digne une confirmation de l'innocence de ses anciens camarades maquisards, il va coller dans Céreste une seconde affiche signée de son nom de guerre, *Alexandre* : « On ne nourrit pas un village avec des ordures. » Pendant deux mois, personne n'entend plus parler des stocks de vêtements de Marcelle Sidoine. Mais les contempteurs de la Résistance, défaits au grand jour par la loi, ont continué de comploter souterrainement. Vers minuit, le soir du 28 février, Gabriel Besson, le « Nageur » d'*Hygnos*, est abattu alors qu'il effectuait pour son compte la mise en gare du charbon extrait d'une mine des environs. Un employé de la SNCF le retrouve au matin, vers sept heures. Le moteur de son camion tourne et les phares en sont encore allumés<sup>1</sup>. Tué

1. Rapport du président de la commission militaire des Basses-Alpes, Jean Vial, au commandant Gillette, 21 août 1946.

net par une balle de fusil de chasse tirée dans son dos à quatre mètres de distance. La police se montre impuissante à saisir l'assassin. René Char associe Louis Leboucher aux démarches de justice et sollicite Louis Aragon et Claude Morgan pour obtenir du PCF l'exclusion de Georges Dubois, qu'il se félicite d'avoir obtenue le 8 juin : « Mon cher ami, je vous annonce vite la bonne nouvelle : Dubois le salaud des Basses-Alpes vient d'être exclu du PC. »

René Char a beau dire, aussitôt après, qu'il a « eu raison de ne pas désespérer », ce lâche assassinat dégrade le jugement qu'il porte sur le Parti. Des soupçons idéologiques planent désormais sur l'échange entre les deux hommes. Au sortir de la guerre, l'indulgence de Char envers le PC tenait surtout au souvenir du combat commun au maquis, au courage, maintes fois relevé, des camarades rouges. L'appartenance de Louis Leboucher au Parti était un gage d'orthodoxie morale. Or l'affaire de Céreste l'a changé. « À la veille de cette saleté, je me sentais un cœur commun avec le PC. Aujourd'hui, insiste Char, je regagne ma solitude<sup>1</sup>. » Au fil des mois, le poète montre une virulence croissante à l'égard des cadres marxistes dirigeants, soviétiques aussi bien que français. En 1948, il s'insurge froidement contre le Kremlin : « Mais regardez comment est fichu votre océan qui contient plus de noyés qu'apocalypse n'en connut jamais. *Pas de pouvoir absolu pour l'Homme*, communiste ou fou, autoritaire ou néophyte, capitaliste ou clochard... *Je ne veux pas que l'étang se gèle*, que le seul pêcheur soit le policier sur la berge tiède. Vous ne réfléchissez pas aux conséquences de votre absolu dans le temps. » Ce à quoi Leboucher répond, retors : « Je suis tous les jours au beau milieu du Parti, je vois tout ce que vous entrevoyez, je le vois autrement. (Vous êtes injuste pour nous, vous noircissez.) Je suis très sensible à tout ce qui est contre nous, je peux dire qu'il me faut réadhérer au Parti tous les matins. Je l'ai toujours refait jusqu'ici. Tout ce qui n'est pas *notre* révolution est vraiment pire qu'elle. J'ai souvent éprouvé la tentation de tout laisser, de m'en laver les mains. J'ai regardé, j'ai écouté les autres. Je suis sûr que j'ai lu *La Peste* comme peu. Bien d'autres choses aussi. Je le vois et je le crois, la morale de la révolution ne peut être améliorée que de l'intérieur. Je suis sûr depuis des années que nous ne sommes

1. Lettre du 13 janvier 1946.

certes pas le cul-de-sac de l'histoire, mais que l'histoire passe par nous. » Il ajoute : « Pensez à 1793, moi je connais par cœur les massacres de septembre. Et pourtant, Saint-Just avait raison : on ne pouvait pas être ailleurs qu'où est Saint-Just. Aujourd'hui non plus pour moi<sup>1</sup>. »

Quel que soit l'argument qu'on lui oppose, Louis Leboucher renouvelle sa confiance en Staline. Char est consterné. On excuse un imbécile, en disant qu'il n'en peut mais ; mais on peine à excuser de la même manière un homme subtil, qui est au courant de tout. Char doit avoir lu dans *Les Lettres françaises* de décembre 1946 l'article aberrant de son ami sur *Le Zéro et l'Infini*<sup>2</sup>. Tout l'aspect documentaire du roman d'Arthur Koestler — cette abomination, malheureusement trop vérifiable, de l'appareil soviétique — est perçu par Leboucher comme un « photomontage historique » donnant « une image erronée du procès de Moscou<sup>3</sup> ». À la suite de l'affaire Kravtchenko et du procès László Rajk (1949), il adopte certes une position politique un peu plus distanciée, se définit comme un « communiste inquiet », mais en relativisant les vices structurels du régime à grand renfort d'arguments spécieux. La découverte du goulag le secoue sans qu'il en accuse frontalement le Parti, comme s'il s'agissait pour lui d'un mal exogène à la doctrine, et donc réparable. Comme l'écrit Proust dans *Du côté de chez Swann* : « Les faits ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos croyances [...] »<sup>4</sup>. René Char aurait voulu le voir rendre sa carte au PC : il lui semble possible de rester attaché, au-dehors du Parti, à l'idéal révolutionnaire défendu par André Breton dans les années 1930. Dans un premier temps, Char relève la légitimité de l'aspiration communiste, mais distingue le « sommet » du Parti corrompu par le pouvoir (la « lèpre des chefs ») de la « base » sincère des militants soucieux de

1. Lettre du 2 janvier 1949.

2. Consultable en ligne sur Gallica, dans l'édition des *Lettres françaises* du 27 décembre 1946.

3. *Ibid* : « nous établissons que ce livre est une image erronée du procès de Moscou, une caricature odieusement partielle d'hommes que nous connaissons bien, nous prouvons de plus que cet ouvrage est une équation totalement fautive du problème humaniste. [...] Il faut une connaissance avertie du marxisme, du communisme, et de la vie soviétique, pour démêler les éléments vrais du photomontage historique de Koestler. Il suffit d'être sensible au talent pour être ingénument pris au talent de ses mensonges. On peut le dire aux experts non prévenus. »

4. *Pléiade*, 1987, p. 146.

justice sociale et de liberté. Il introduit l'image de l'« arbre communiste le plus chargé d'espoir de tous les arbres<sup>1</sup> » : « juste à sa racine, [...] *faux* à son sommet, par le mouvement naturel de la dialectique. » C'est quand elle s'institutionnalise que la révolte initiale se dénature en oppression. Comme il parie sur l'imprévisibilité salvatrice de l'avenir, Char vomit l'optimisme forcé qui fonde la vision progressiste et prométhéenne de l'Histoire marxiste. D'où son attitude funambulesque. Arc-bouté sur sa propre valeur, il renvoie dos à dos l'« âge d'or » promis à la fin de l'Histoire par les communistes et le paradis posthume des chrétiens — les deux versants d'une même pièce atroce, selon lui : les idéaux déguisent l'asservissement au jour le jour des êtres humains. À plusieurs reprises, il évoque les erreurs de l'« Église » soviétique à laquelle il oppose une position nietzschéenne (il fait l'éloge de la complexité de la vie, de l'échange contradictoire et du dialogue<sup>2</sup>). « Je ne suis pas d'accord avec *moi d'après vous* », précise-t-il le 18 août 1949. Deux ans plus tard, lorsque Leboucher s'inquiète que le « pessimisme » du poète ait pris « une couleur d'âge, et commence à relater la fatigue du siècle<sup>3</sup> », René Char finit par lui répondre sur un ton d'affection attristée : « Je désire [...] vous dire gentiment que je sais fort bien qu'en perdant mon amitié pour le PC, voici maintenant quelques années, j'ai perdu du même coup votre affection poétique et l'impartialité de votre jugement quant à ce qu'il m'advierait d'écrire par la suite... Ceci presque à votre corps défendant ; je crois même, inconsciemment. Tel un enfant, vous m'avez *bloqué* définitivement sur un parcours bien défini ! La barrière m'arrête à la fin du *Poème pulvérisé*... Je suis "mort" pour votre plaisir, votre liberté et votre conviction à ce moment qui coïncide avec ma révolte *profonde* contre l'outrecuidance communiste (en fait, en vérité, contre son homologation erronée) et son machiavélisme qui mène l'homme à la plus banale pauvreté, au dénuement sentimental le plus arriéré<sup>4</sup>. » Le sûr, c'est que dans l'esprit

1. Lettre du 20 mai 1954. Lire Louis Michel, René Char. *Le poème et l'histoire (1930-1950)*, Honoré Champion, 2007, p. 173.

2. Comme Nietzsche, il n'est pas pessimiste à proprement parler, mais il lui arrive de recourir à l'argumentaire pessimiste pour combattre l'optimisme béat de son temps.

3. Lettre du 23 avril 1951.

4. Lettre du 20 mai 1954.

de Char, condamner l'erreur du camp soviétique n'implique aucune adhésion au camp adverse. Dans les mêmes termes qu'Albert Camus, il réprovoque la logique binaire des deux forces en présence : « Le capitalisme est une pourriture, le communisme une persécution. Nous voilà bien lotis<sup>1</sup> ! »

Reste à savoir si vraiment les réserves de Louis Leboucher envers certains textes récents du poète (il n'aime pas beaucoup son théâtre, mais loue *Les Matinaux*) lui sont dictées par son propagandisme marxiste. Il semble plutôt s'instaurer progressivement entre eux deux un dialogue de sourds, tout à fait caractéristique de l'après-guerre où l'idéologie est si forte que les textes, même les moins politisés, ne peuvent plus être lus pour ce qu'ils sont. Les reproches de Char souffrent de presbytie : parce qu'il constate avec acuité l'environnement idéologique de Leboucher, il en déduit que sont de même farine les textes sur ses poèmes, les commentaires qu'on lui met sous les yeux mais qu'il déchiffre mal ou lit vite. Or cela ne nous semble pas être le cas. Durant toutes les années qui voient le poète se mordre le poing contre le militantisme aveugle de Louis Leboucher, ce dernier fait preuve de loyauté critique. C'est par scrupule qu'il relaie les réserves émises à l'encontre de Char par une nouvelle génération d'écrivains — Leboucher cite Alain Bosquet et Pierre Oster, mais son propos se nourrit implicitement des commentaires d'André du Bouchet et Philippe Jaccottet qu'un goût invétéré pour les traces de ce monde détourne des équivalences de langage et autres métaphores devenues ici et là systématiques après le règne sans partage de la bande à Breton. (Aucun de ces poètes n'irait jusqu'à rejeter tout Char ; ils reconnaissent trop dans ses textes la séduction d'images surexactes, mais elles leur demeurent en partie opaques.) Leboucher s'approprie les nuances de leurs lectures pour peu qu'elles lui fournissent des raisons supplémentaires d'aimer Char — un Char moins oraculaire, plus modeste et fragile, en un certain sens plus proche de nous aux moments de son œuvre où son langage se démet, bousculé par un afflux voluptueux ou une vive douleur d'âme ; lorsque imperceptiblement toute une page de poème « frémit en laissant des dépôts légers d'odeurs et de saveurs » : c'est une saxifrage qui perce

1. Lettre du 20 mai 1954.

un rocher, la lumière cristalline de Provence, le mimosa, la menthe, les lavandes noires du pays natal<sup>1</sup>.

Pour le reste, Leboucher consigne simplement, bout à bout, toutes les observations critiques, convaincu que même les attaques les plus franches contre Char participent de son rayonnement : les sous-entendus de Pierre Oster, ses piques contre la participation du poète à l'édification de sa propre statue ne sont pas autrement diffamatoires : elles révèlent (et Leboucher en tire une fierté presque paternelle) l'influence croissante de Char sur le public lettré. Les nouveaux courants littéraires se situent par rapport à son œuvre, tantôt dans son sillage, tantôt en réaction. Quant à lui, il ne cherche ni plus ni moins dans ses commentaires qu'à comprendre ce qu'il lit sans y appliquer les certitudes de sa propre pensée. Et même s'il se casse les dents plus d'une fois sur des vers qui feraient passer ceux de Lycophron pour limpides, il s'y donne avec une jubilation intacte. Leboucher, qui enseigne l'italien à l'École normale d'instituteurs d'Aix depuis 1946 (il fait lire à Char Umberto Saba dont il introduit la poésie en France, puis Montale !), passera l'année 1953, étant donné qu'il parle aussi l'anglais, à vérifier la traduction des poèmes de Char en Amérique — travail ingrat. En octobre 1955, il songe à déposer un doctorat à la Sorbonne, dont le sujet centré sur la réception des œuvres aurait pour titre : « Situation présente de René Char ». Le 6 mars 1955 : « Vous êtes mon niveau [...] c'est vous qui m'avez formé. Avant vous je ne savais pas lire. » Le 11 juin 1956 : « Et vous êtes toujours là, toujours clair et toujours énigmatique, et (pour moi presque toujours) exemplaire. » Le 25 septembre : « Je me sens toujours accordé à votre imagination. » Où Leboucher pêche, c'est par son impatience à lire l'œuvre de Char comme celle d'un classique. Il le reconnaît : « Plus je vais, et plus ce qui m'intéresse c'est de dire *franchement* les choses [...] sur ce point je crois être comme vous : entre parler *libre*, et se taire, il n'y a pas de milieu ! [...] Mais je suis à peu près sûr que la critique, c'est ça : *parler comme si tout le monde était mort depuis cent ans*, posément, honnêtement, librement (à ses risques et périls, évidemment). Persuadé que ce serait cela *servir* votre poésie<sup>2</sup>. » Cette honnêteté intellectuelle ne gênerait pas

1. André du Bouchet, *Aveuglante ou banale*, Le Bruit du temps, 2011, p. 41.

2. Lettre du 17 mai 1956.

René Char si Leboucher ne l'exerçait contre lui : « Il y a longtemps que vous n'avez plus été "scalpé par la foudre" qui vous a dicté les poèmes dont je parle », lui écrivait-il le 6 mars 1955 avant de récidiver le 13 octobre : « Je crois que l'après-Résistance a pu casser quelque chose en vous. » Autant de remarques incisives que Char lit comme une vengeance rétrospective contre les mots sévères qu'après la Libération il n'a cessé d'avoir contre la « complexité satanique » de l'URSS, notamment dans la presse<sup>1</sup>. Sa colère éclate lorsque Louis Leboucher se décide à publier dans le numéro de l'été 1957 des *Temps modernes* un article faisant état de ses réserves les plus dures. En réponse à l'envoi préalable du texte encore manuscrit, les mots que Char écrit à Louis Leboucher, le 12 mars 1957, sont d'une violence inédite : « J'ai lu votre libelle attentivement, à plusieurs reprises, avec un malaise de l'âme, un dégoût sans cesse croissant. » René Char convoque en juge imaginaire les grandes figures morales de son enfance aux Névens : « Louis Curel vous eût appelé "traître", Nouguiier l'armurier vous eût foudroyé... » Il lui reproche « cette façon amoureuse et benoîte de filtrer, pour mieux la retenir et la capter, la saleté éternelle », avant de conclure avec rage : « Je ne vous absoudrai plus cette fois. Dix ans de rumination vous ont conduit à cela... C'est fait. Et vous me libérez de vous. Quel bien ! » Le lendemain, il écrit à Albert Camus qu'il a « dû [se] brouiller définitivement avec Mounin. Incurable coco... » et, le 18 mars, à René Ménéard, qu'il a dû se « débarrasser » d'un lecteur, « par trop salaud et tartuffe », caricaturant en « rapport Khrouchtchev dont j'aurais été le Staline » l'article en question<sup>2</sup>. Louis Leboucher rejoint ainsi dans l'imaginaire de René Char les hauteurs criminelles de l'arbre communiste.

Et, néanmoins, nous ferions fausse route en surinterprétant politiquement cette rage de Char contre Leboucher. D'une part, elle intervient au moment où le critique ne lui est plus réellement utile. Voilà près de dix ans que sa poésie est entrée dans « le temps des disciples<sup>3</sup> » — dès 1953, Gaston Gallimard projette de publier une édition des œuvres complètes<sup>4</sup>. D'autre part, la

1. Voir « Une matinée avec René Char, par Jacques Charpier », *Combat*, 16 février 1950.

2. Louis Michel, *op. cit.*, p. 330.

3. Voir lettre de Louis Leboucher, 17 mars 1948.

4. Lettre de Dionys Mascolo (au nom de Gaston Gallimard) à Jackson Mathews, 15 octobre 1953.

consultation des archives nous fait noter qu'en ce même printemps 1957 Char s'est brouillé pour des raisons extralittéraires avec son traducteur américain, Jackson Mathews. Il s'en explique avec lui au cours de l'été. De gros ennuis, courant mars, l'ont contraint de partir de Paris dans le Midi. Entre autres ennuis, celui-ci, de nature sentimentale : sa sœur aînée qu'il affectionne beaucoup et qui vit seule a perdu alors mémoire et raison. Cela l'a terriblement affecté. La douleur, comme on sait, est une île. Dans ces moments, Char dit vouloir disparaître, se réfugier dans le silence. Les nerfs à vif, la moindre contrariété l'arrache de ses gonds. C'est dans ce climat de détresse psychique qu'il faut vraisemblablement relire sa lettre de rupture à Leboucher. Très vite, lui-même n'en fait plus si grand cas. La colère passée, il ne s'oppose pas à la reprise en volume de l'étude si fortement incriminée et essaie de renouer un fil amical dès le 11 octobre. Or quelque chose, entre eux, s'est rompu. Leboucher lui répond d'abord avec dignité, mais en pointant une mésinterprétation de la part du poète : « J'ai été abasourdi que vous mêliez à tout cela la politique, je ne sais quelles directives idéologiques auxquelles j'obéirais [...] en écrivant. » En janvier de l'année suivante, il informe Char qu'il « reste [son] lecteur », tout en interrompant leur correspondance pendant cinq ans. Le Nobel à Camus de 1957 puis la mort accidentelle de celui-ci, en janvier 1960, ne suscitent aucune lettre. L'espoir qu'a le poète d'être lu avec une attention extrême s'est entièrement reporté vers de nouveaux critiques. René Char n'en manque pas. Georges Bataille lui a été gagné par Georges Mounin dès 1951. La Suissesse Greta Rau publie une thèse chez José Corti en 1957. L'année suivante, Maurice Blanchot lui consacre une étude admirable, « La Bête de Lascaux ». En décembre 1959, René Ménard réunit chez Gallimard, dans la collection « Espoir » dirigée par Camus, cinq essais sur les poèmes sous le titre *La Condition poétique*. En 1961, Pierre Guerre publie un *René Char* chez Seghers dans la collection « Poètes d'aujourd'hui ». Dans les années 1960 Georges Blin, professeur à la Sorbonne puis au Collège de France, prend le relais de Louis Leboucher. Plus entreprenant qu'il ne l'a été auprès de son premier critique universitaire, Char organise avec Blin des séances de travail en vue de la rédaction d'une étude définitive. Il confie à Jean Pénard qu'à la charnière 1963-1964 Blin est « [le] seul [à] pouvoir faire ce travail », ayant déjà



« réuni une masse énorme de documents » pour « soulever [s]on œuvre à la pelle »<sup>1</sup>. Il n'est plus question de Leboucher. De fait, Louis s'est éloigné. De l'automne 1957 au printemps 1964, son intérêt professionnel gravite autour d'une nouvelle planète : la linguistique. Lors des fêtes de Noël 1957, le professeur Henri Lefebvre lui a suggéré de prendre contact avec André Martinet, alors en charge de la chaire de linguistique générale à la Sorbonne. C'est le « dernier tournant de sa carrière "scientifique" ». En 1958, il intègre au CNRS un poste d'attaché de recherche qu'il occupera jusqu'en 1961. Il est nommé maître de conférences (chaire de linguistique) à l'Université d'Aix-en-Provence, soutient une thèse de doctorat d'État en 1963. Après avoir timidement réécrit à Char en mars, il participe déjà au numéro d'été qui lui est consacré dans la revue *L'Arc*, aux côtés de vieux lecteurs fidèles : Battistini, Jean Grenier, Bounoure, Dupin, et des critiques qui l'ont remplacé auprès du poète : Blanchot, Blin, Poulet. Premier pas vers une réconciliation. « Aimeriez-vous que nous essayions de voir si nous nous comprenons toujours ; si nous nous comprenons encore ? » lui écrit Leboucher, nuancant aussitôt : « Quoi qu'il arrive, je demeure le lecteur, toujours enchanté, toujours accordé, de 1939<sup>2</sup>. » Leboucher multiplie les marques d'affection. Il évoque la poésie de Char comme sa « compagne journalière<sup>3</sup> », lui confie que « [c]haque été [le] reporte à l'époque où, au hameau du Feydel près de la Tour, [il] apprenai[t] à [le] lire, pas à pas, et à vivre de cette lecture<sup>4</sup> ». Il profite d'un séjour au Québec pour aller « consulter le fichier de la Bibliothèque, et les rayons où [Char est], pour y chercher certains textes qu'[il n'avait] pas encore lus, ou assez relus<sup>5</sup> », et finit par lui écrire, le 9 octobre 1986 : « Comment vous dire que, chaque jour, au moins une phrase, un vers de vous, un poème, sont mes compagnons ? » Ces échanges effusifs n'ont pas la même densité d'analyse qu'autrefois et Char ne le privilégie plus à ses côtés. Succédant à Georges Blin, Jean-Claude Mathieu devient le protégé du poète dans les années 1970. Il signe une magistrale première thèse d'État, avant que

1. Jean Pénard, *Rencontres avec René Char*, Corti, 1991, p. 28.

2. Lettre du 23 janvier 1964.

3. Lettre du 2 décembre 1964.

4. Lettre du 10 juillet 1966.

5. Lettre du 29 septembre 1974.

Paul Veyne ne prene auprès de Char le dernier relais dans les années 1980. Leboucher écrit de plus en plus sur de jeunes inconnus. Il s'inquiète de « la troupe anonyme des poètes qui n'ont pas franchi le mur du son ». Il pense qu'il existe un « goût de la poésie à l'état naissant, quand on ne sait pas que c'est elle ». Son goût le porte naturellement vers des disciples de Char — mais il faut distinguer parmi eux les très singuliers Franck Venaille et Lucien Becker. En 1960, Leboucher signe la Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, dit « Manifeste des 121 », tandis que René Char s'y refuse, le FLN lui paraissant manipulé par l'URSS. En 1966, en revanche, l'installation de fusées sur le site militaire du plateau d'Albion auquel il est sentimentalement lié par ses souvenirs de la Résistance (le maquis « Ventoux » opérait sur ce plateau) est l'occasion pour René Char de fédérer l'opposition de gauche et renouer ainsi avec le milieu communiste. Il enrôle aussitôt Louis Leboucher dans la campagne de protestation et dans l'organisation d'un rassemblement des opposants à Fontaine-de-Vaucluse le 5 juin. Sa jubilation à s'investir de nouveau dans une aventure collective est quelque peu douchée par le « pouvoir » gaulliste qu'il accuse d'avoir orchestré des enquêtes sur son train de vie et mené, en novembre 1967, des repréailles fiscales. Cette solidarité dans la lutte ne marque qu'une parenthèse dans sa virulence contre le monde politique, gauche non communiste incluse. Char reste en retrait des événements de 1968. Malade, il cesse d'intervenir publiquement. L'année suivante, il encourage et accueille avec joie la réédition chez Gallimard, sous le titre *La Communication poétique*, de *Avez-vous lu Char ?* enrichi de nouvelles études : « Vos textes réunis en ouvrage, je suis content de les relire dans une suite, dans un *livre*. Il en est (peu) qu'il me semble parcourir avec le sentiment du nouveau. Merci. » Malgré ça, au début des années 1980, il ne propose pas Louis Leboucher au chantier de ses *Œuvres complètes* en « Pléiade ». Lorsqu'il s'agit d'y publier, en marge de ses poèmes, un choix significatif d'études consacrées à son œuvre, il néglige celles de son vieil ami.

\*

C'était inévitable. Dans ses critiques les plus récentes, quelque compliment qu'il lui fasse, René Char désapprouve le recours à

« l'appareil grotesque de sa linguistique » — il est franchement ulcéré par les glissades répétées « dans la mesquinerie du langage<sup>1</sup> ». Il n'y retrouve plus tout à fait ce qu'il avait aimé dans les premières lectures de Louis Leboucher, son approche faite alors de recul critique et d'intuition existentielle lui convenait. Ce qui l'a séduit chez ce lecteur fidèle, c'est qu'il se soit avoué conquis par des poèmes qu'il ne comprenait pas, ou sur lesquels il pouvait achopper dix fois, vingt fois, et davantage. Quel était, au reste, le conseil majeur de Breton ? Mais oui, *aimer d'abord...* Il devrait toujours s'établir, entre un livre et vous, une confiance instinctive. Char rêve d'un lecteur sans *a priori* esthétique et politique, qui ne se servirait pas non plus de son œuvre comme « terrain de chasse, aux fins d'écrire une thèse, ou un livre, ou un article<sup>2</sup> ». Tout en louant les vertus de la critique positiviste, ou lansonnienne, « la connaissance stimulante, la chaude érudition des maîtres scrupuleux<sup>3</sup> » comme Henri Mondor, il fustige des analyses trop étroitement biographiques qu'il assimile à la perversion de « flics en civil » (« ce sont des ombres que vous passez à tabac<sup>4</sup> »). Les lectures thématiques de type Jean-Pierre Richard lui semblent suspectes. « [...] la grille qu'il utilise est la même pour tous les écrivains qu'il analyse, prosateurs ou poètes. Surtout, dit-il à Jean Pénard, elle ne tient pas un compte suffisant de l'évolution de chacun. "Il nous pétrifie, il nous momifie, depuis le moment où nous avons commencé à créer, jusqu'à notre mort réelle ou désirable. C'est comme si nous avions une nature définitive, un caractère fixé une fois pour toutes, comme si nous n'avions pas changé, comme si nous ne nous étions pas modifiés, comme si nous n'avions pas eu notre propre histoire. Tous ces gens-là se promènent avec leurs clefs dans la main, en les faisant tinter, ainsi que des apprentis serruriers qui prétendraient ouvrir toutes les portes."<sup>5</sup> » Sans doute Louis Leboucher n'a-t-il pas su sauvegarder un équilibre entre l'érudition et diverses approches plus techniques, à réadapter toujours au texte lu. Char n'a pas supporté qu'avec les années, en étudiant ses textes, Leboucher ait la manie fâcheuse de

1. Voir la lettre de Louis Leboucher du 3 mai 1985.

2. Jean Pénard, *Rencontres avec René Char*, Corti, 1991, p. 142.

3. *Le Dernier Couac*, GLM, mai 1958, p. 7.

4. « Services littéraires spéciaux », *Empédocle*, mars-avril 1950, dans *Quarto*, p. 609.

5. Jean Pénard, *op. cit.*, p. 27-28.

vouloir le comparer, le juger, l'évaluer. Il l'a souvent martelé, il hait les « palmarès<sup>1</sup> ». C'est une coupe de l'être en détail qu'il rejette, convaincu qu'un poète doit être accepté ou refusé en bloc — avec Rimbaud, écrit-il, « la poésie a cessé d'être un genre littéraire, une *compétition*<sup>2</sup> », et lorsqu'on lui demande sa préférence dans l'œuvre, Char proteste de son « intolérable visage d'unité entière<sup>3</sup> ». D'où les prises de bec ponctuelles avec Louis Leboucher, qui s'obstine à distinguer dans son œuvre l'obscur de l'hermétique, à séparer la grâce et le métier, tirant de la bourre poétique les vers les plus éclatants, comme on le fait, en classe, chez Virgile ou Hugo. À certains moments de découragement, alors que Leboucher a fait de sa poésie son alimentation essentielle, René Char répond par boutades, comme à Jean Duché dans *Le Figaro littéraire* du 30 octobre 1948 : « J'ai mon critique. Il est braconnier. Quand j'ai quelque chose, je le lui lis, et on me fait bien rire quand on dit que je suis hermétique, parce que lui il comprend tout de suite, instantanément, et il me dit : "Ça, c'est vrai", ou bien : "Il faudrait changer ce mot, et celui-là." » Et pour mieux expliquer son sentiment, il ajoute : « Pour moi, un poème ce n'est pas beau, ou curieux, ou original, ou tout ce que vous voudrez. C'est un sommet de moi. Quelque chose de dur, comme ça... Il ne faut pas que ce soit apprécié, admiré, savouré ; il faut, quand vous le lisez, que ça descende en vous. » En somme, l'attitude de René Char envers ses critiques est foncièrement ambivalente : il se dit opposé à tout ce qui est commentaire (la poésie ne s'explique pas) ; et dans le même temps c'est lui qui les sollicite, les oriente et s'en plaint. À la différence des écrivains qui abandonnent leur œuvre au destin et se fichent comme de colin-tampon de la manière dont ils peuvent être lus, Char a toujours veillé à être compris comme il l'entendait ; du moins a-t-il voulu associer ses lecteurs à l'aventure de ses poèmes, les inviter à se tenir debout à ses côtés de façon qu'ils puissent eux aussi contribuer à leur manière à la production idéale de la parole poétique. Or on voit mal comment, en associant de si près à son œuvre ceux qui doivent non seulement apprendre à la lire mais aussi la juger,

1. Archives Della Faille.

2. *Pléiade*, p. 731.

3. Enquête du *Figaro littéraire* du 16 octobre 1954 (« Quel est le poème de Rimbaud que vous préférez ? »), *Pléiade*, p. 1392.

les choses auraient pu ne pas s'envenimer. Certes, si le caractère de Char avait été moins volcanique... Mais la vérité, c'est qu'il a entretenu avec un petit nombre de lecteurs attentifs des relations étroitement conflictuelles — et s'est brouillé de façon violente avec la plupart de ses exégètes.

Pas plus que les autres, Louis Leboucher n'aura échappé à la foudre. En mars 1957, quand elle lui tombe dessus, on est tout étonné qu'entre eux une certaine affection survive. Char a beau juger que Louis Leboucher, de longue date, n'est plus allé chercher l'air de la poésie où il se trouve, en amont des systèmes, en amont de tous les mots écrits ; il a beau pester, l'injurier, le fusiller symboliquement, il ne rompt pas avec lui. Ce qui l'en empêche, bien que cet ardent communiste en soit venu à le lire, selon lui, à travers une passoire doctrinaire, c'est vraisemblablement le souvenir de ce que Leboucher fut pour lui dans l'ivresse obsidionale de la Résistance ; et le fait aussi que ce grand lecteur a su tenir, notamment dans ses lettres, un discours ingénieux, beau et même quelque chose de plus : *indubitablement juste* « au sujet d'un phénomène dont on ne peut cerner les causes, comme l'écrit si bien Gracq, sans d'ailleurs être capable en quoi que ce soit de s'entendre sur les effets » ; car dites-moi ce qu'est la *poésie* ; quelle définition objective du poème nous pourrions déjà donner lorsque sur le mouvement même qui s'y développe en fonction de l'insigne grandeur des choses, Lucrèce et Horace, Baudelaire et Rimbaud, Claudel et Valéry, Breton, Malherbe et Mallarmé se contredisent. René Char sait gré à Louis Leboucher d'avoir su accompagner ses textes. Il n'a pas oublié ses dettes à son égard ni l'adhésion pleine et entière qu'il en a reçue pendant la guerre. Sans doute cela compte-t-il aussi d'avoir été aimé et de le lui avoir fait savoir presque avant tout le monde en des termes qui l'avaient alors intimement réconforté.

\*

En relisant une fois encore cette correspondance, ayant espoir d'en tirer une leçon, je me disais qu'elle nous aide à saisir la voie étroite qu'empruntent, chacun à leur façon, les écrivains les plus représentatifs de l'esprit NRF de l'après-guerre : René Char le premier, qui au pire du conflit s'est fait un devoir de

préserver des fumées d'Auschwitz ce qui restait de la beauté du monde. Mais tout aussi bien Francis Ponge, Henri Michaux, Philippe Jaccottet, Julien Gracq (mais lui, de l'extérieur de la maison Gallimard), ou encore Albert Camus en qui Paulhan relève « une tentative d'accord entre le siècle et lui<sup>1</sup> ». « L'accord, précise-t-il, n'allait pas tout seul, il y travaillait durement, tantôt décevant les hommes de droite, tantôt décevant les hommes de gauche. » Il s'est agi pour ces écrivains de libérer la littérature de tout ce qui n'est pas elle. Et d'abord de séparer le temps de la lutte (bien évidemment légitime) et celui des œuvres. Car toute poésie authentique suscite dans le langage l'apparition de purs événements. Personne ne comprendrait qu'enrégimentée par son époque elle mette l'alphabet sous tutelle, au service d'un certain nombre de fins, morales ou pratiques. Il semble qu'elle soit ce qui résiste à la camisole des utilités idéologiques. Au lieu de défendre une cause, fût-elle juste, la poésie de Char prend toujours le parti des mots susceptibles de rendre au mieux la contradiction la plus féconde de l'existence. Voilà, à mon sens, la raison impérieuse pour laquelle le poète a marché dans un premier temps de pair avec Louis Leboucher, quand celui-ci s'est proposé d'étudier ses textes pour ce qu'ils sont, en matière de rythmes et d'images. Mais c'est pour la même raison qu'il s'en est moralement désolidarisé à compter de 1957, quand il l'a cru dépendant dans ses commentaires d'un marxisme dogmatique dont l'assassinat de son ami Gabriel Besson et les procès soviétiques en cascade l'avaient fait déchanter. Je n'interprète pas autrement son silence au moment de mai 1968, ni son refus de se mêler au « jeu infernal » des prédicateurs de la révolution algérienne<sup>2</sup>. D'un bout à l'autre de ses lettres, René Char oppose à la desséchante utopie des systèmes la diversité fabuleuse des sources.

AMAURY NAUROY

1. Texte d'ouverture de *La Nouvelle Revue française*, février 1960.

2. « Je n'accepte pas d'être manœuvré au nom des grands principes de 93 et d'être mêlé à un jeu infernal où les seuls gagnants sont les USA et l'URSS. Pas les pauvres Arabes certainement » (Albert Camus, René Char, *Correspondance 1946-1959*, édition de Franck Planeille, Gallimard, 2007 (« Folio »), p. 163).

## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Les lettres de René Char et l'unique lettre d'Anne Fabre-Goldstein recueillies sont conservées aux Archives de l'Université Laval (Québec) dans le fonds Georges Mounin. La lettre de René Char du 10 mars 1943 appartient à Hélène Leboucher. Celles de Louis Leboucher appartiennent toutes à Marie-Claude Char et sont consultables à l'Université de Princeton, à l'exception des lettres du 11 janvier et du 7 mars 1953, déposées à la Bibliothèque Wilson (Jackson Mathews papers, fonds Marguerite Caëtani) et des lettres de la mi-septembre 1954, du 18 février 1976, du 4 janvier 1977 déposées à la Bibliothèque cantonale universitaire de Lausanne (fonds René Char).

Par convention, nous nommons Louis Leboucher par son nom de plume, Georges Mounin, en tête des lettres et dans les notes, sauf lorsqu'il s'agit de désigner le couple ou la famille Leboucher.

Les fautes d'orthographe, les erreurs ou omissions évidentes dans la ponctuation, les abréviations courantes ont été résolues ; les répétitions involontaires supprimées. Les citations ont été mises entre guillemets, les titres abrégés rétablis quand cela était nécessaire à la compréhension. Étant donné l'abus que Mounin, de son propre aveu, fait du soulignement, les mots soulignés ont été mis en italique. En revanche, les rares mots soulignés doublement, ou triplement, sont laissés tels.

Les rares mots biffés n'apparaissent pas, sauf dans les brouillons de lettres et, par exception, ailleurs, lorsqu'ils sont éloquentes.

L'orthographe des titres d'œuvre a été unifiée, et ceux-ci mis en italique. Les poèmes et extraits d'œuvres publiées ou simplement projetées, mis entre guillemets.

Les dates tronquées ont été rétablies, toutes unifiées et disposées en haut de lettre, sur la marge droite. Celles qu'au moment de classer sa correspondance avec Char Georges Mounin a parfois pro-

posées dans les marges n'ont pas été transcrites. Nous avons essayé de replacer l'ensemble des lettres non datées dans le corpus en suggérant une date conjecturale entre crochets, avec ou sans point d'interrogation selon le degré de certitude. Les lettres ou feuillets détachés de lettres n'ayant pu être replacés dans le corpus ont été placés à la fin de la correspondance.

Les majuscules aux mois de l'année, aléatoires, ont été unifiées en minuscules.

Les interventions de l'éditeur sont mentionnées entre crochets et en italique.

Pour les signatures, laissées telles, nous avons seulement séparé par un point l'initiale du prénom et le nom lorsqu'ils étaient attachés.

Les états de poèmes et manuscrits des recueils de René Char, par leur statut exceptionnel, obéissent à une règle de transcription particulière. Les fragments manuscrits y sont signalés entre crochets (le reste est donc dactylographié). Les mots soulignés sont mis en italique. Les ratures figurent dans la mesure où le texte biffé demeure déchiffirable.

\*

Notre annotation a été conçue de manière à éclairer, outre le contexte historique particulier au Vaucluse, l'évolution de la réflexion critique de Georges Mounin sur René Char et les conditions d'élaboration de leurs recueils respectifs. Nous avons donc cherché à identifier ensemble les personnes et les poèmes qu'ils mentionnent, à rappeler les événements dont ils sont les témoins, tout en citant, le plus possible, des extraits de leurs articles dès lors qu'ils prolongent un commentaire ébauché dans les lettres, ou prononcent un jugement, littéraire ou idéologique, sur le travail de l'un, la vie de l'autre.



## SIGLES ET ABRÉVIATIONS

Lorsqu'elles ne sont pas explicites, les citations de René Char dans les lettres sont suivies entre crochets de l'abréviation du nom ou de la section du recueil auxquels elles appartiennent (en italique). Sauf précision contraire, la pagination renvoie à l'édition des *Œuvres complètes* en « Pléiade » (éd. revue, 1995).

- AC *Aromates chasseurs* (1975)  
AH *Arrière-histoire du Poème pulvérisé* (1953)  
AJ *L'action de la justice est éteinte* (1931, 1934, 1945)  
Ars. *Arsenal* (1929, 1930, 1934)  
Art. *Artine* (1930)  
AV *Abondance viendra* (1933)  
B *Le Bâton de rosier* (1983)  
CB *Chants de la Balandrane* (1977)  
C *Claire* (1949)  
CC *Les Cloches sur le cœur* (1928)  
CM *Contre une maison sèche* (1971)  
Conj. *La Conjuración* (1947)  
CP *Commune présence* (1964, 2<sup>e</sup> éd. aug. 1978)  
DG *Dehors la nuit est gouvernée* (1938)  
ÉS *Éloge d'une soupçonnée* (1988)  
EJ *L'Effroi la joie* (1969)  
FD *Fenêtres dormantes et porte sur le toit* (1979)  
FH *Feuillets d'Hypnos* (1946)  
FM *Fureur et mystère* (1948)  
H *L'Homme qui marchait dans un rayon de soleil*

- L* *Loin de nos cendres* (1983)
- Let.* *Lettera amorosa* (1953)
- M* *Les Matinaux* (1950)
- MP* *Moulin premier* (1936, 1945)
- MSM* *Le Marteau sans maître* (1934, 1945)
- NT* *La Nuit talismanique* (1972)
- NP* *Le Nu perdu* (1971)
- P* *Placard pour un chemin des écoliers* (1937)
- PA* *La Parole en archipel* (1962)
- PA.PR.* *La Paroi et la prairie* (1952)
- PF* « Partage Formel » (*Seuls demeurent*)
- PdA* *Poèmes des deux années* (1955)
- PM* *Poèmes militants* (1932)
- PP* *Le Poème pulvérisé* (1947)
- PV* *La Planche de vivre* (1981), en collaboration avec Tina Jolas
- RBS* *Recherche de la base et du sommet* (1955, 1965, 1971, 1983)
- RA* *Retour amont* (1965)
- RT* *Ralentir travaux* (1930), en collaboration avec André Breton et Paul Éluard
- SD* *Seuls demeurent* (1945)
- SE* *Le Soleil des eaux* (1949)
- SLH* *Sur les hauteurs*
- T* *Le Tombeau des secrets* (1930)
- TC* *Trois coups sous les arbres* (1967)
- VG* *Les Voisinages de Van Gogh* (1985)

#### OUVRAGES DE RÉFÉRENCE ABRÉGÉS

- Pléiade* René Char, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1983, éd. complétée en 1995.
- Quarto* René Char, *Dans l'atelier du poète*, « Quarto », Gallimard, 1996, éd. revue en 2007.
- J.-C. Mathieu* *La Poésie de René Char ou le sel de la splendeur*. I et II, José Corti, 1985.
- Veyne* Paul Veyne, *René Char en ses poèmes*, Gallimard, « Tel », 1990.
- Pénard* Jean Pénard, *Rencontres avec René Char*, José Corti, 1991.

- Gabin* Jean-Louis Gabin, *Gilbert Lely. Biographie*, Librairie Séguier, 1991.
- C. Bureau* *Bibliographie de Georges Mounin*, Bref, 1994.
- CCC* *Correspondance Albert Camus-René Char, 1946-1959*, édition Frank Planeille, Gallimard, 2007.
- L. Greilsamer* Laurent Greilsamer, *René Char*, Perrin, « Tempus », 2012.
- Dictionnaire* *Dictionnaire René Char*, sous la dir. de Danièle Leclair et Patrick Née, Classiques Garnier, 2015.
- Avez-vous lu...* Georges Mounin, *Avez-vous lu Char ?*, édition Thierry Discepolo, Agone, 2017.

## REMERCIEMENTS

Ma reconnaissance s'adresse d'abord à Marie-Claude Char, qui est à l'origine de cette publication. D'une grande disponibilité, elle a mis généreusement à ma disposition des documents qui étaient nécessaires à la compréhension des lettres. Ma reconnaissance va également à Hélène, Claire et Nicole Leboucher qui m'ont donné accès à des archives souvent inédites et m'ont fait part d'informations qui ont enrichi autant le corps de cette correspondance que son appareil de notes. Mes remerciements vont, par ailleurs, à James Harold Lambert et à ses collègues du Département des archives de l'Université Laval (Québec) qui m'ont communiqué les lettres du fonds Mounin ; à Laura Saggiorato et Ramona Fritschi, responsables du fonds René Char de la Bibliothèque cantonale universitaire de Lausanne ; à Tim Hodgdon et Gabrielle Hale, responsables du fonds Jackson Mathews déposé à la Bibliothèque Wilson (New York) ; à Pascal Ferrand des Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence ; à Claire Paulhan et Armande Ponge qui m'ont tout de suite ouvert avec bienveillance leurs fonds et m'ont accordé le droit de transcrire des inédits de Jean Paulhan et Francis Ponge. À des titres divers, au cours de l'établissement des notes, m'auront apporté leur soutien les professeurs Étienne-Alain Hubert, Sandrine Deulceux, Remi Hess, Sylvain Sangla, Danièle Leclair, Hugues Lethierry, ainsi qu'un petit nombre d'amis que je tiens à saluer fraternellement : Jean Roudaut, Pierre Oster, Gérard Macé, Michel Murat, François de Saint-Chéron, Camille Koskas, Tom Gagnaire, Philippe Blanc, Francesca Maffioli, Fabio Pusterla, Bernard Baillaud, Alexandre Postel et Gilles Ortlieb. Chez Gallimard, Éric Legendre m'a transmis de précieux documents avec une diligence incomparable. Je remercie également Anne Favre-Reinbold qui nous a autorisé à transcrire une lettre du 10 novembre 1985 et a répondu à mes questions sur des

points obscurs de sa carrière de professeure, alors qu'un retour sur son propre passé ne va pas de soi. Quant aux historiens Jean-Louis Panné et Antoine Coron, ils m'ont apporté une aide indispensable au long de ce travail.

Enfin ma gratitude va à Alban Cerisier qui a veillé aux derniers détails de l'édition avec beaucoup de patience et un regard bienveillant.

A.N.



**CORRESPONDANCE**

1943-1988





## 1 – GEORGES MOUNIN À RENÉ CHAR<sup>1</sup>

Leboucher  
4, rue du Four-Banal  
La Tour-du-Pin  
Isère

Le 10 mars 1943

Voilà plus de deux ans que j'ai quitté les Névons<sup>2</sup>, et c'est bien souvent depuis que j'ai feuilleté, et lu, et relu, les trois volumes que j'ai de vous<sup>3</sup>. Bien souvent aussi que je me suis proposé de vous l'écrire. Nous n'avons pas si souvent l'occasion de dire merci à ceux qui nous aident à vivre, il faut le faire toutes les fois qu'on peut.

J'ai tardé, j'ai souvent craint que vous ne trouviez le moment mal choisi. Tant de choses peuvent à vos yeux mêmes être aujourd'hui plus importantes que ce que vous avez écrit voici plus de quatre ans déjà. Tant de soucis, pour les parents de Mme Char s'ils sont encore à Paris<sup>4</sup>, pour vous-même et votre

1. Lettre envoyée aux Névons, Route de Robion, L'Isle-sur-Sorgue (Vaucluse). Sur l'enveloppe, mention manuscrite : « *faire suivre svp.* »

2. À l'été 1938, Georges Mounin avait été nommé instituteur à L'Isle-sur-Sorgue. Il y avait loué un appartement chez Mme Char aux Névons jusqu'à sa mise « en quarantaine » par Vichy en 1941 du fait de son militantisme communiste. Il avait alors été muté d'office dans l'Isère, à La Tour-du-Pin.

3. À savoir le premier livre de Char que Mounin dit avoir lu : *Le Visage nuptial* (s. n. éd., 15 décembre 1938) et certainement *Placard pour un chemin des écoliers* (GLM, 15 décembre 1937) et *Dehors la nuit est gouvernée* (GLM, 30 mai 1938).

4. Nous ignorons si le père de Georgette Goldstein, l'épouse du poète, est encore en

vie de maintenant ; et tant d'angoisses pour le sort des hommes. J'ai craint aussi d'exprimer maladroitement mon sentiment, d'aimer à contresens tel poème, de retarder sur votre propre jugement, et d'arriver, avec mon enthousiasme pour « Tous compagnons de lit<sup>1</sup> » par exemple, juste au moment où, à cause de ce que vous avez écrit ou pensé en 1942, vous êtes moins sensible peut-être à ce que vous écriviez en 1938.

J'ai fini pourtant, vous le voyez, par me décider. Si j'ai bien saisi tout un côté de votre œuvre, il y a en vous, avec cette « dernière réserve d'espoir<sup>2</sup> » que vous avez dû garder, un culte de l'homme (de ce que l'homme pourra être) trop grand pour que vous ne souffriez pas de la vie « cellulaire » que les circonstances imposent, sans communication, et sans communion ; et pour que vous soyez indifférent au témoignage d'un lecteur sensible à votre voix.

Je ne suis pas bien sûr de vous comprendre comme vous voudriez l'être, sans doute ; comme vous devriez l'être. Bien des choses m'échappent encore dans ce que vous écrivez, et je ne suis pas même assuré de ce que je crois saisir. Ce n'est ni la disposition typographique, ni la langue, ni la syntaxe qui m'arrêtent. Il y a certes une langue propre à votre génération et à votre tentative surréaliste, et cette langue me serait plus familière si j'avais lu plus de choses sur le surréalisme, et plus d'œuvres surréalistes. Ou bien, mieux encore, si j'avais appris à lire et à vivre, entre 1920 et 1930, en même temps que vous appreniez à vivre et à vous exprimer, si j'avais vécu votre expérience avec vous, pas à pas, et côte à côte. Mais c'est le sort de tous les poètes de n'avoir qu'une génération de compagnons, et puis, pour l'éternité cette espèce si différente : des lecteurs. Mais c'est là une barrière tout à fait secondaire.

---

vie. Mais sa mère vit et habite vraisemblablement encore à Paris, 55, rue de Seine. Elle prend le nom de Char au cours de l'année 1943 pour se protéger des rafles et sauver de l'aryanisation le magasin familial (*Au lion de cristal*, rue de l'Ancienne-Comédie). À la fin de l'année, pour la mettre en sécurité, le poète et Georges Mounin chercheront à la reloger du côté de La Tour-du-Pin, dans le Dauphiné.

1. Homme de gauche, Mounin ne peut qu'adhérer à ce poème daté d'octobre 1936 (DG, p. 104), le premier à faire écho aux conquêtes sociales apportées par le Front populaire. René Char y célèbre, entre autres, « l'aventure du repos » enfin autorisée par les congés payés.

2. Citation de la « Dédicace » (mars 1937) au *Placard pour un chemin des écoliers* : « Enfants d'Espagne, j'ai formé ce PLACARD alors que les yeux matinaux de certains d'entre vous n'avaient encore rien appris des usages de la mort qui se coulait en eux. Pardon de vous le dédier. Avec ma dernière réserve d'espoir. » (P, p. 89.)

Ce qui m'échappe trop souvent, — et peut-être est-ce ignorance aussi de la poétique et de la conception du monde surréalistes, — c'est le contenu personnel que vous attribuez aux mots. Quand vous écrivez : « La babel de langueur se reforme toujours indemne<sup>1</sup> », je saisis pleinement l'image dans sa force expressive, chaque mot en soi produit son action, le rythme aussi : l'intention dissimulée de l'image, son symbolisme, — son équivalent intelligible en langage ordinaire, — me reste interdit. Et je le regrette d'autant plus que je pressens, que je sens, combien une pensée (servie par de tels mots, de telles images, un tel rythme) doit posséder de pouvoir d'incantation. Je sais bien que je retombe là dans les mêmes vieux problèmes. De la part du poète, une attention inlassable aux moyens d'expression les plus propres à « exprimer » ce qui se passe en lui ; mais s'il veut « traduire », communiquer aux autres la substance de sa découverte intérieure : nécessité d'accorder un minimum de concessions aux valeurs collectives du langage. À moins que vous ne croyiez à un pouvoir absolument direct de la poésie sur l'esprit du lecteur, ce que je ne crois pas : si je donne à l'adolescent le plus doué soit-il *Les Illuminations*, il n'y trouvera rien s'il n'est pas préparé par toute une culture, par toute une culture poétique de goûts et de dégoûts ; et par toute une histoire, au minimum, de Rimbaud. Ainsi pour comprendre *Le Visage nuptial*, il me semble qu'il faudrait, outre une familiarité poussée avec l'expérience surréaliste, une pratique assurée de vos propres œuvres, de vos idées, de toutes vos idées : sur la poésie, sur l'amour, sur le destin, sur le monde. C'est-à-dire un commentaire, intelligent et sensible de préférence, — (mais même la plus pédante et la plus grise compilation de données de faits aurait son prix), — seul moyen de recréer pour ceux qui l'ignorent, l'atmosphère poétique et historique dans laquelle vous avez écrit vos poèmes. Je ne crois pas que cette façon de penser soit chez moi une déformation professionnelle, et « professorale ». Et je me rends très bien compte qu'après tout, pour qui tient vraiment à un poème, des barrières de cet ordre sont purement matérielles ; et que surtout, ce n'est pas

1. « Passerelle », DG, p. 106 : « La vieillesse caresse les cartels de ce monde d'aubaines / En souille les paniers / La troupe chasse les gardiennes du frai / La babel de langueur se reforme toujours indemne. »

le rôle du poète de les enlever. N'est-ce pas le sens de votre réplique, dans la première strophe de « Sulfater<sup>1</sup> » [DG], que j'aime beaucoup ? En somme, c'est moi-même que je défends ici, c'est la justification de mon besoin de commentaires, — et non d'un grief à votre poésie. Il existera certainement quelque jour deux ou trois ouvrages, bons ou passables, qui donneront au lecteur la clé des moyens d'expression de l'école surréaliste, et des poètes comme vous qui en sont issus. (Je ne dis pas : qui ramèneront tous les moyens d'expression surréalistes à des mécaniques de rhétorique démontable.) Et ce jour-là, tous ceux qui sont sensibles à votre langue, à votre rythme, ne seront pas arrêtés par des difficultés d'accès comme dans ce vers-ci : « Congé à vous, mes alliés, mes violents, mes indices<sup>2</sup>. » Au lieu de discuter à perte de vue pour savoir si c'est le poète qui doit se soucier de se « traduire » pour ses lecteurs, ou les lecteurs qui doivent apprendre seuls cette langue étrangère, j'opte, vous le voyez, pour la troisième solution : nécessité de l'interprète, c'est-à-dire du critique. Entendu que la critique serait l'art de servir la poésie, en toute ferveur, en toute humilité, — et non l'art de s'en servir, pour se faire une petite personnalité à la remorque d'un grand nom.

Mais je me laisse aller à d'inutiles parenthèses. Avec la seule excuse que c'est en toute naïveté que je vous expose comment je vous ai lu, comment j'ai réagi à la lecture de vos poèmes. Et soyez persuadé que ce n'est pas le vieux souci des balançoires universitaires bien réglées qui m'amène à vous dire maintenant tout ce que j'aime, tout ce à quoi je crois adhérer de tout moi-même, dans vos écrits.

D'abord la langue, l'éclat extraordinaire de tous les mots, leur densité constante. Il y a des poètes, des faux poètes, qui astiquent un mot de place en place, pour produire un effet ; mais tous les autres mots affirment à côté leur parfaite platitude. On a l'impression qu'autour d'une expression heureuse, et

1. La première strophe de « Sulfater » (repris à partir de 1949, avec quelques variantes de ponctuation, sous le nom « Dire aux miens ») : « Tes os grondent. Tu t'informes poliment auprès de ces tyrans de l'arrière du sujet de leur mécontentement. / Ils blâment ton maintien volatil t'imposent l'éparpillement des scories du langage sur le point de s'unir au sperme de l'image, / Ils arriment sans douceur ta physionomie évadée de l'échafaud de ton socle. / Sous le prétexte d'instruire ta disponibilité, / Ils te changent en église / Avec autour une halle aux bœufs. » (GLM, 1938.)

2. Troisième vers du poème « Le visage nuptial », *Pléiade*, p. 151.

unique, inspirée, ils ont trimé dur pour mettre une douzaine d'autres vers, pour que ça fasse un poème. En d'autres termes, il y a les simili-poètes, qui enchâssent des « trouvailles », c'est le mot consacré par la critique ; et à côté il y a les poètes, qui ont une langue. Vous, vous avez une langue splendide : excusez, c'est peut-être encore le « prof » qui parle, mais j'éprouve le besoin d'expliquer mon sentiment par des références : à mon sens, Hugo, Verlaine, Rimbaud, ont une langue à eux ; Lamartine, Musset n'en ont pas : ils ont « la langue à tout le monde » avec laquelle ils s'efforcent de faire illusion. Votre langue poétique, par sa cohérence, son énergie, sa richesse, sa couleur, me fait penser à Hugo.

Ensuite (comme vous le voyez, les « profs » ont toujours la manie de mettre de l'ordre dans leurs idées ; mais est-ce un défaut ?), cette langue, ces mots, même quand ils ne parlent pas à mon esprit, — parce qu'ils condensent une expérience qui n'est qu'à vous, et qu'il faudrait que je connaisse pour y accéder, — ces mots produisent un choc merveilleux. « Le visage nuptial » est probablement celui de vos poèmes qui m'échappe le plus complètement dans son détail. Eh bien, cette langue quasi étrangère possède, — incomplet à mon endroit, — mais possède un pouvoir déjà prodigieux. La richesse des mots agit, fait deviner la richesse et la puissance extraordinaire de l'expression, et on regrette de ne pas pénétrer mieux un texte dont les mots seuls ont déjà cette vertu. (Je ne possède aucun texte d'Éluard ou d'Aragon, ou de Breton. En aurais-je que je ne me risquerais pas à comparer. Pourtant il me semble que leur langue ne me faisait pas cet effet ; qu'elle avait d'autres richesses, mais pas celle-là, pas cette homogénéité, cette égalité d'éclat. Mais cela n'est qu'impression.)

Mais ce qui m'a été accessible du premier coup, avant la langue même, ç'a été votre rythme, le souffle habituel de votre chant, qui me semble la chose la plus stable, la marque toujours présente de vous-même dans tout ce que vous écrivez. Comment définir ce rythme ? Rien de mineur. Un souffle large. L'éloquence, c'est-à-dire le ton d'une voix qui parle haut, et pour de grandes masses. La vigueur, la force. Il me semble (est-ce parce que je vous connais ?) que vos écrits trahissent une nature en vous très différente de celle que m'a révélée votre voisinage de L'Isle. Le « Grand René », si paradoxalement calme,

bon, attentif, silencieux, méditatif, aux gestes presque indolents, — ou dolents ? — ne ressemble pas à cette voix de géant pleine de force, de violence, d'invective. Dans vos poèmes, j'entends toujours, il me semble, un prophète à la vaste poitrine, dont la phrase s'étale en une succession de larges battements, de puissants battements, scandés avec l'ampleur des grands versets faits pour onduler sur des forêts de chevelures silencieuses. Même « Le visage nuptial », apparemment si loin de « Tous mes compagnons de lit », me paraît du même ton, quelque chose comme une grande ode, un long chant soutenu, comme il n'y en a guère. Si je devais éclairer encore par des analogies, si lointaines fussent-elles, j'évoquerais le ton du livre de Job, ou celui de Hugo.

Ceux de vos poèmes qui sont consacrés à la femme, à l'amour, me parlent inégalement. Certains m'échappent totalement. Par exemple « Allée du confident<sup>1</sup> » (II), malgré la force des mots, du ton. (Par exemple : « Le ciel fou recula — La bave du feu se terra — Une buée d'ossements parut dansa avec des nains — Une prune d'eucalyptus devint une lune embaumée ».) Je pourrais dire la même chose de « Quatre âges<sup>2</sup> » (I), ou de « Gravité<sup>3</sup> », ou du « Visage nuptial » tout entier. Tout au plus, un mot de-ci, de-là, m'induit à penser que vous parlez de l'amour avec une absolue nudité verbale. Mais dès que le mot ou l'image me deviennent intelligibles, je découvre de pures merveilles. « Compagnie de l'écolière<sup>4</sup> » en est une, mais j'aime encore plus « Quatre âges » (IV) (« Mon amour est triste ») qui est un chant parfait à mon gré, — et chose curieuse, qui ne dépendait pas de vous sans doute, écrit dans la langue de tous les jours, sauf le dernier vers, comme « Compagnie de l'écolière ». Voilà précisément des poèmes que j'ai peur d'admirer à contre-fil : c'est le même chant que dans tous ceux qui m'échappent, mais ils sont si simples, si parfaitement ouverts à tous, que je me demande si vous les appréciez autant, vous ; s'ils vous semblent aussi riches de vous-même que les autres.

J'aime beaucoup aussi, bien qu'il ne se réfère qu'à deux ou trois textes, le thème d'un royaume de l'enfance, dans votre

1. C'est par ce poème que s'ouvre *Placard pour un chemin des écoliers*, P, p. 91-93.

2. *Ibid.*, p. 93-94.

3. *Le Visage nuptial*, SD, p. 150.

4. P, p. 98.

œuvre. « Biens égaux<sup>1</sup> », la dédicace du « Placard », et surtout le « Cylindre à vapeur<sup>2</sup> ». Textes significatifs pour moi, où je retrouve une idée qui court à travers tout l'humanisme moderne, à ce qu'il me semble : l'enfance est plus riche d'« humanité » que l'âge d'homme ; l'enfant est plus grand que l'homme ; l'enfance offre des portraits de l'homme non encore castré par l'élevage social (je retrouve cette idée dans *Le Grand Meaulnes*, dans Gide, dans Martin du Gard, partout où il y a une voix pour demander le droit d'être homme, — homme tout court). Est-ce trop solliciter le sens de certains vers ? (« C'est vrai que vous n'êtes que des hommes<sup>3</sup> » [P]) — ou bien encore « Grandes personnes étrangères<sup>4</sup>... » [P])

Ceux de vos poèmes que j'aime le plus, il me semble que c'est à l'homme qu'ils sont dédiés. Je crois voir, dans les « Ourins de Pégomas », surtout les six derniers vers<sup>5</sup> ; dans « Maintien de la Reine », les deux derniers vers<sup>6</sup> ; dans les « Vivres du Retour<sup>7</sup> », des cris splendides, des défis au destin de l'homme. C'est ainsi que je comprends surtout : « Veilleur éphémère du monde — à la lisière de la peur — lance ta révolte valide »... Plus encore, « Allée du Confident » (I), « Le Temps du store<sup>8</sup> », « Prouver par la vie<sup>9</sup> », je ne sais pas si ce seront un jour ce qu'on nommera vos chefs-d'œuvre : en tout cas, c'est ce qui me parle au plus profond. Je ne mets rien au-dessus de « Tous compagnons de lit », sans parler de cette merveille si différente comme chant, mais si semblable au fond : « Quatre âges » (III). Un cri sculpté. La plus belle image que j'aie jamais rencontrée du courage d'homme ; l'image d'un homme jeune, large et haut comme vous, et qui marche sur le chemin de la vie et du destin, comme on rêve de marcher, dans toute sa dignité et sa force d'homme.

J'aurais bien des choses encore à vous raconter, bien des

1. DG, p. 1368.

2. « Exploit du cylindre à vapeur », P, p. 95.

3. *Ibid.*, p. 96.

4. *Ibid.* (sixième vers), p. 95.

5. « Veilleur éphémère du monde / À la lisière de la peur / Lance ta révolte valide / Elle emporte l'aigre duvet / L'horizon devient rose il bouge / Enfant nous fermons tes plaies. » (*Ibid.*, p. 97).

6. « S'il découvrait que la terre s'est éteinte / Je le rassurerais en reine. » (*Ibid.*, p. 99.)

7. « Les vivres du retour », *Ibid.*, p. 99-100.

8. DG, p. 117.

9. *Ibid.*, p. 116.

impressions de lecture ; mais j'en ai déjà trop dit à mon gré pour me couvrir de ridicule à vos yeux, si jamais je me suis fourvoyé. Au cas où il en serait ainsi, soyez indulgent, — il est difficile de suivre un poète qui a pris le parti de se traduire sans concessions, fût-ce au risque d'inventer une langue pour laquelle nous n'avons pas de glossaires. Croyez, en tout cas, ma parfaite bonne foi. J'aurais voulu pouvoir exprimer les sentiments que j'éprouve à vous lire, d'une manière sans équivoque. Mais vous devez savoir aussi bien que personne comme il est difficile de « s'exprimer ».

Acceptez donc ma lettre pour ce qu'elle est, un témoignage sincère de pur lecteur, naïf et maladroit, mais en toute loyauté de cœur et d'esprit. Et croyez-moi votre toujours très attaché

L. Leboucher

## 2 – RENÉ CHAR À GEORGES MOUNIN<sup>1</sup>

L'Isle 15 mars 1943

Mon cher ami, votre lettre a fait se lever en moi une grande émotion, en même temps qu'elle me mettait en présence d'une voix telle que depuis bientôt 3 ans je désespère ici d'en entendre : une voix d'une bonne foi totale, une voix en humain mouvement, sans écharde ni chaos. Je ne mérite pas le bain de clarté dans lequel vous me plongez. Je ne le mérite pas encore. Je me suis simplement efforcé de mon mieux d'exprimer dans des poèmes qui me paraissent aujourd'hui bien limités ce que je crois être l'honneur de l'homme en marche vers la connaissance. Nous partageons en commun ce grand espoir inextinguible. Je répondrai *longuement* à votre lettre bientôt. Je m'excuse de ne pouvoir le faire sur-le-champ. Je suis de passage pour quelques heures seulement à L'Isle. Vous trouverez ci-inclus quelques poèmes que j'ai eu plaisir à recopier pour vous. Ils vous diront mes préoccupations et mes pensées. Depuis 1940, je n'ai rien fait imprimer estimant que la nausée ne s'accordait pas de la poésie, d'autres instruments étant plus efficaces pour abattre le

1. Archives privées.



rocher sur lequel trop de poètes se sont hissés et chantent, non gênés par l'équivoque, mariniers de la mélasse !

Jojo<sup>1</sup> doit être bien grand et j'éprouverai de la joie à le revoir ainsi que madame Leboucher à qui je vous prie de présenter mes hommages amicaux.

à vous de tout cœur fortement

René Char

[Trois feuillets à part<sup>2</sup>.]

#### VIVRE AVEC DE TELS HOMMES

Tellement j'ai faim je dors sous la canicule des preuves. J'ai voyagé jusqu'à l'épuisement, le front sur le séchoir nouveau. Afin que le mal demeure sans relève, j'ai étouffé ses engagements. J'ai effacé son chiffre de la gaucherie de mon étrave. J'ai répliqué aux coups. On tuait de si près que le monde s'est voulu meilleur. Brumaire de mon âme jamais escaladé, qui fait feu dans la bergerie déserte ? Ce n'est plus la volonté elliptique de la scrupuleuse solitude. Aile double des cris d'un million de crimes se levant soudain dans des yeux jadis négligents, montrez-nous vos desseins et cette large abdication du remords.

Montre-toi. Nous n'en avons jamais fini avec le sublime bien-être des très maigres hirondelles. Avides de s'approcher de l'ample allègement. Incertains dans le temps que l'amour grandissait. Incertains, eux seuls, au sommet du cœur.

Tellement j'ai faim.

(1942)

#### LE BOUGE DE L'HISTORIEN

La pyramide des martyrs obsède la terre.

Neuf hivers tu auras renoncé au quantième de l'espérance, à la respiration de ton fer rouge, en d'atroces performances

1. Jojo est le surnom du fils aîné des Leboucher, Georges. Né à Béziers le 22 septembre 1934, il a huit ans et demi.

2. Fonds Mounin (Québec).

psychiques. Comète tuée net, tu auras barré sanglant la nuit de ton époque. Interdiction de croire tienne cette page d'où tu prenais élan pour te soustraire à la géante torpeur d'épine du Monstre, à son contentieux de massacreurs.

Miroir de la murène ! Miroir du vomito ! Purin d'un feu plat tendu par l'ennemi !

Dure, afin de pouvoir encore mieux *aimer* un jour ce que tes mains d'autrefois n'avaient fait qu'effleurer sous l'olivier trop jeune.

(1942)

#### CARTE DU 8 NOVEMBRE

Les clous dans notre poitrine, la cécité transissant nos os, qui s'offre à les subjuguier ? Pionniers de la vieille église, affluence du Christ, vous occupez moins de place dans la prison de notre douleur que le trait d'un oiseau sur la corniche de l'air. La foi ! Son baiser s'est détourné avec horreur de ce nouveau calvaire. Comment son bras tiendrait-il démurée notre tête, lui qui vit, retranché des fruits de son prochain, de la charité d'une serrure inexacte ? Le suprême écœurement, celui à qui la mort même refuse son ultime fumée se retire, déguisé en seigneur.

Notre maison vieillira à l'écart de nous, épargnant le souvenir de notre amour couché intact dans la tranchée de sa seule reconnaissance.

Tribunal implicite, cyclone vulnérable, que tu nous rends tard le but et la table où la faim entrainait la première ! Je suis aujourd'hui pareil à un chien enragé, enchaîné à un arbre plein de rires et de feuilles.

(1942)

#### LA LIBERTÉ

Elle est venue par cette ligne blanche pouvant tout aussi bien signifier l'issue de l'aube que le bougeoir du crépuscule.

Elle passa les grèves machinales. Elle passa les cimes éventrées.

Prenaient fin la renonciation à visage de lâche, la sainteté du mensonge, l'alcool du bourreau.

Son verbe ne fut pas un aveugle bœuf mais la toile où s'inscrivit mon souffle.

D'un pas à ne se mal guider que derrière l'absence, elle est venue, cygne sur la blessure, par cette ligne blanche.

(1942)

René Char

Ces poèmes sont extraits d'un livre en préparation intitulé :  
*SEULS DEMEURENT*

### 3 – GEORGES MOUNIN À RENÉ CHAR<sup>1</sup>

La Tour, le 6 mai 1943

J'ai tardé à vous remercier des quatre poèmes que vous m'avez envoyés, et de votre réponse à ma lettre, plus que je n'aurais voulu. Un bout de carte a dû vous apprendre la naissance d'une petite Claire, dont Jojo n'est pas moins enchanté que nous<sup>2</sup>. Vous aurez deviné les occupations inséparables d'un tel événement, surtout, par les temps qui courent. Au reste tout le monde va bien depuis le premier jour, et il semblerait presque que nous n'ayons que les agréments de la chose, tant cette petite Clairette se fait peu entendre. En bref, ce ne serait qu'une raison de plus d'être heureux, s'il n'y avait pas « le monde comme il va ».

Vos textes m'ont apporté le même réconfort salubre que j'avais éprouvé à lire « Tous compagnons de lit » ou bien « Mon amour est triste ». Tout ça nous change des pleurnicheries sur la défaite, des *mea culpa*, et des flonflons convenus sur la France éternelle. Croyez à ma sincérité : j'ai longtemps différé de vous écrire, pour les raisons que je vous ai dites ; mais, je le sens aussi, parce que je craignais obscurément d'être influencé par le charme, par le prestige, d'avoir bénéficié de votre propre présence. De nos bavardages de juin 1939, et d'août, de septembre 1940, je gardais d'abord un souvenir précieux, mais dont je me défendais en vous lisant. Je n'avais jamais entendu

1. Lettre envoyée au Château Char, Route de Robion, L'Isle-sur-Sorgue (Vaucluse), redirigée vers Céreste (Basses-Alpes). Mention ms sur l'enveloppe : « faire suivre svp. »

2. Claire est née le 5 avril 1943. La carte de naissance de Claire ne figure pas dans le fonds René Char.

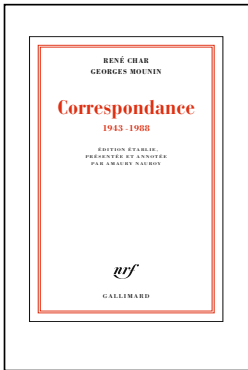
# RENÉ CHAR GEORGES MOUNIN

## Correspondance 1943-1988

Avez-vous lu Char ? C'est la question qui domine la correspondance entretenue, de 1943 à 1988, entre le poète et son critique, Georges Mounin (de son vrai nom Louis Leboucher, 1910-1993). Question qui figure en couverture du célèbre essai que ce dernier lui consacre dès 1946 aux Éditions Gallimard, texte fondateur et représentatif de la reconnaissance exceptionnelle dont l'œuvre de Char fait l'objet à la Libération.

Le poète et le professeur se sont connus en 1938 à L'Isle-sur-Sorgue, où le jeune Leboucher, militant communiste, est nommé instituteur. Leur antinazisme puis le dégoût de Vichy les unissent. Ce n'est qu'en 1943 que s'ouvre leur conversation critique. Leboucher se décrit lui-même comme le « correspondant inactuel » de son ami poète, situant leur échange à l'écart des événements auxquels ils sont pourtant tous deux personnellement mêlés. Ce qu'est la poésie pour Char, les lettres de 1943 à 1947 l'expriment avec force, dans une quête commune de la vérité du langage poétique. René Char ne se substitue pas au travail patient d'élucidation que mène le professeur, mais il lui ouvre grand son atelier et le renseigne sur son ambition d'écrivain. Il apprécie et consacre la lucidité de son interlocuteur, « lecteur toujours enchanté, toujours accordé ». Seule ombre au tableau : le communisme stalinien de Mounin, qui, dans le climat de l'après-guerre, devient insupportable à Char. À la belle complicité des débuts se substitue un dialogue de sourds, où se mêlent défiance et malentendus... jusqu'à la rupture, non sans retour, de 1957. Le critique se voit relégué par Char au rang des doctrinaires : grave déviance aux yeux du poète qui défend avant toute chose l'autonomie de la poésie créatrice à l'égard de toutes fins morales ou pratiques.

La littérature, l'histoire et la vie des hommes sont au cœur de ce dialogue exigeant, dont les enjeux ne sont pas accessoires.



## Correspondance 1943-1988

René Char

Georges Mounin

Cette édition électronique du livre  
*Correspondance 1943-1988* de René Char et Georges Mounin  
a été réalisée le 17 novembre 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072819513 - Numéro d'édition : 341275).

Code Sodis : U20995 - ISBN : 9782072819520.

Numéro d'édition : 341280.